

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$2.00 - - - - - Six mois \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 688.—SAMEDI, 10 JUILLET 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion 10 cent
Insertions subséquentes 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



D'après une photographie Laprés & Lavergne, 360, rue St-Denis, Montréal

Mgr PAUL-LOUIS-NAPOLÉON BRUCHÉSI, Archevêque de Montréal

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 10 JUILLET 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Mgr Paul Bruchési, par Firmin Picard.—A mes deux amis W. P. et E. D., par Urg. D'Alsace.—Petite poste en famille.—Poésie : Moines en défilade, par Emil Nelligan.—Nouvelle : Le frère, par Jacques Saulaie.—Dernier écho du jubilé.—Noces d'or, par Aimée Patrie.—Ingrat rosier.—Conseils, par Victor Hugo.—Poésie : Salve régina, par Henri Rochefort.—L'Élu du seigneur, par Gaston-P. Labat.—Au secours !... Au secours !..., par Firmin Picard.—Petite chronique de Québec, par F.-X. Fournier.—Description des toilettes.—Fête de famille, par Firmin Picard.—La fraise, par Croquet.—Nouvelle invention.—L'art culinaire.—Primes du mois de juin.—Rebus.—Gravure-devinette.—Choses et autres.—Feuilletons : Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.—La veuve du garde, par R. de Navery.

GRAVURES.—Portrait de Mgr Paul-Louis-Napoléon Bruchési, archevêque de Montréal.—Le char du travail (section Ste Cuvégonde).—Portrait de M. Joseph Létourneau.—Beaux-Arts : Au secours ! Au secours ! (double page).—Gravures de mode.—Devinette.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS FIDÈLES LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE va terminer la première partie du roman de notre écrivain Canadien, le Dr Eugène Dick.

En attendant la suite de cette œuvre, nous publions une gracieuse Nouvelle :

MARIANNIC,

due à la plume si élégante, si douce, en même temps que si respectueuse des autres et d'elle-même, de M. ANDRÉ THEURIET, membre de l'Académie française.

Cette jolie Nouvelle sera rehaussée de fort belles illustrations.

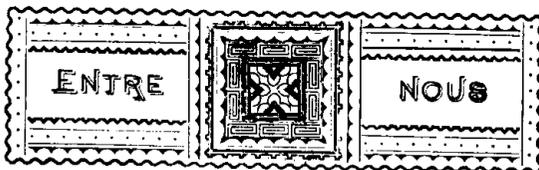
NOTES ET IMPRESSIONS

Le philosophe est l'homme résigné plutôt que l'homme heureux.—PHILOSOPHE.

L'amour se donne entièrement, mais il veut posséder sans partager.—FIRMIN PICARD.

La première qualité de l'homme c'est la constance ; la valeur n'est que la seconde.—NAPOLÉON IER.

Il n'appartient qu'à la religion d'avoir fait deux sceurs de l'innocence et du repentir.—CHATEAUBRIAND.



Voici que les fêtes des noces de diamant du mariage de la reine avec le trône d'Angleterre sont passées et il ne nous reste plus qu'à en payer les frais.

Les fils de Jean-Baptiste et de John Bull paieront avec plaisir, car ils sont heureux de faire ce qu'ils veulent en cette période de liberté et, s'ils ont si bien fait les choses envers leur reine, c'est que cela leur plaisait.

Il n'y a absolument rien à dire à cela.

Et, l'autre jour, songeant aux fêtes de cette année, au passé, au présent, et à la situation heureuse du Canada sous la couronne anglaise, je me suis pris à penser à ce que nous serions et dans quelle position politique et sociale nous nous trouverions si le traité de 1763 et la Révolution française n'avaient pas eu lieu.

Mais, comme la réponse était impossible à trouver, ou plutôt comme je craignais de ne voir que la continuation des crimes de Bigot en Canada, pâle reflet des horreurs de la cour de Louis XV, je conclus que c'était bien la volonté de Dieu de changer l'ordre des choses d'autrefois, pour le plus grand bien de l'arbre franc et de ses rameaux.

Il y a cent ans passés, l'Angleterre jouissait depuis longtemps de libertés qu'ignorait encore le peuple français et, comme l'a dit, en 1823, un historien moderne :

Avant la Révolution, cette différence entre le sort politique de la France et celui de l'Angleterre pouvait attrister un Français : maintenant, malgré les maux que nous avons soufferts, malgré ceux que souffrirons peut-être encore, il n'y a point lieu pour nous à de telles tristesses ; les progrès de l'égalité sociale et les lumières de la civilisation ont précédé en France la liberté politique ; elle en sera plus générale et plus sûre. La France peut considérer sans regret toutes les histoires ; la sienne a toujours été glorieuse, et l'avenir qui lui est promis la dédommagera, à coup sûr, de ce qui lui a manqué jusqu'à présent.

Cet avenir prédit, a commencé à tenir ses promesses : la France de 1897 est grande, riche et prospère. Depuis vingt ans, elle a conquis des royaumes, plus que sextuplé la population de ses sujets coloniaux, et, quand elle aura réparé les fautes de l'impérialisme infâme, quand elle aura de nouveau l'Alsace et la Lorraine, je crois que les aïeux des Francs d'aujourd'hui seront fiers de leurs descendants. Ils doivent être déjà satisfaits, du reste, des progrès faits depuis un quart de siècle.

* * Un des événements qui illustreront l'année du jubilé, est la première réunion de l'association formée, il y a quelques mois, dans le but d'établir des relations plus cordiales entre la France et l'Angleterre.

Cette question nous intéresse d'autant plus que, dans notre province de Québec, les Canadiens-français et les Anglais, forcés de vivre ensemble à la suite de la cession du pays, sont arrivés à la solution du problème proposé à l'association susdite, après plus d'un siècle de lutte, ouverte parfois, sourde toujours, entre les représentants des deux nations.

"L'Association d'entente cordiale" ne s'occupe pas de politique et, c'est certainement un moyen de supprimer un sujet permanent de désaccord, aussi faut-il espérer que la nouvelle société produira quelque chose.

En attendant, voici le texte de la première résolution adoptée à Londres :

Il est désirable, dans l'intérêt commun des Anglais et des Français, de faire que les deux nations apprennent à se mieux connaître ; qu'elles développent entre elles des rapports amicaux, ainsi qu'une connaissance plus intime de leurs langues, de leurs habitudes sociales et de leurs institutions politiques ;

Attendu que la France et l'Angleterre sont, non seulement voisines en Europe, mais encore en contact étroit sur tous les points du globe, il est de l'intérêt des deux nations que leurs relations générales soient

de la nature la plus amicale, de telle sorte que toutes les questions abordées dans un esprit de conciliation et de respect mutuel soient résolues à la satisfaction commune ;

La présente réunion approuve la création de "l'Association d'entente cordiale," et est en entière sympathie avec le but qu'elle poursuit, tendant à développer les bonnes relations entre l'Angleterre et la France.

* * Ah ! cette rivalité de la France et de l'Angleterre, que de maux elle a produits, que de sang elle a fait verser et quel fardeau elle a été pour les deux nations !

Le point de départ de leurs luttes séculaires a été, vous le savez, la conquête de l'Angleterre par l'un des grands seigneurs français et vassal du roi de France, Guillaume de Normandie, dont le premier palais fut le fort qu'il construisit au bord de la Tamise, devenu, à travers les siècles, la Tour de Londres.

Si la bataille d'Hastings fut pour les armes françaises un fait d'armes prodigieux, elle devint bientôt une source de maux pour la France, car les soixante mille Français conquérants furent bientôt autant de chefs dévoués à Guillaume, devenu roi d'Angleterre.

Comme le dit avec tant de raison Guizot :

Les conséquences de la conquête de l'Angleterre ont été évidemment funestes, et elles n'ont pas encore complètement disparu. C'était déjà un grand mal, au onzième siècle, que le duc de Normandie devint en même temps roi d'Angleterre, et reçut ainsi un accroissement de rang et de puissance qui ne pouvait manquer de rendre plus compliquées et plus orageuses ses relations avec son suzerain français. Du onzième au quatorzième siècle, cette situation a été entre les deux couronnes et les deux États, une source de questions, de querelles, de luttes politiques et de guerres qui ont fréquemment troublé en France le gouvernement et les populations. Le mal et le péril devinrent plus grands encore quand, au quatorzième siècle, s'éleva entre la France et l'Angleterre entre Philippe de Valois et Edouard III, la question de la succession au trône de France et de l'application ou de la négation de la loi salique. Alors commença, entre les deux couronnes, cette guerre qui devait durer plus de cent ans, attirer sur la France les plus tristes jours de son histoire, et ne finir que par l'héroïque inspiration d'une jeune fille qui seule, au nom de son Dieu et de ses saintes, rendit à son roi et à sa nation, la confiance et la victoire. Jeanne d'Arc donna au prix de son sang, le plus glorieux dévouement à la plus longue et la plus sanglante lutte qui ait dévasté la France et quelquefois compromis sa gloire.

Plus loin, le même écrivain, l'admirable auteur de *l'Histoire de France racontée à mes petits enfants*, écrit ces lignes qui devraient être le programme de l'Association d'entente cordiale :

C'est, en tout cas, un précepte de bon sens et de sens moral, de ne pas ériger les intérêts et les penchants divers en principe de rivalité générale et permanente, par conséquent en principe d'hostilité systématique et d'inimitié populaire. Et plus la civilisation et les relations des peuples se développent, plus il devient nécessaire et même possible d'élever les intérêts et les sentiments qui les unissent au-dessus de ceux qui les séparent, et de fonder ainsi une politique d'équité mutuelle et de paix au lieu d'une politique de préventions ennemies et de lutte continue. J'ai assisté dans le cours de ma vie, mes enfants, à ces deux politiques : j'ai vu la politique d'hostilité systématique entre la France et l'Angleterre pratiquée par Napoléon Ier, avec autant d'habileté et d'éclat qu'elle en pouvait avoir, et je l'ai vue aboutir à un grand désastre.

Ce sont de bonnes et sages paroles que les Anglais et les Français feront bien de méditer et dont ils pourront pratiquer l'enseignement avec profit.

* * N'est-ce pas un spectacle étrange et dont nous avons le droit d'être fiers, que de voir un Canadien d'origine française, être reçu à Londres, avec les plus grands honneurs, à titre de chef du gouvernement de la seule colonie anglaise fédérée, c'est-à-dire de représentant d'un pays, dont une seule province est plus grande que l'Angleterre.

N'est-ce pas une preuve de l'accord entre les différents éléments, les races qui constituent la population de notre pays ?

Mais, je m'arrête bien vite, de peur d'être accusé de verser dans la politique, ce dont je me garde bien.

. A propos du Jubilé, la Reine—lisez le ministère anglais,—a cru devoir conférer une distinction honorifique à notre poète national, Louis Fréchette, et l'a nommé compagnon de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges.

Certes, l'idée de reconnaître que Fréchette a du talent, est excellente, quoique pas neuve du tout, puisque tout le monde littéraire—qui n'a pas de frontières—le savait depuis longtemps, mais, ne vous semble-t-il pas que les conseillers à-décorations de Sa Majesté sont bien peu renseignés, ou renseignés bien mal leur Reine, quand ils ne demandent pour le plus grand poète de langue française du Nouveau-Monde et de tout l'immense empire britannique, qu'un simple titre de compagnon d'un ordre anglais.

En vérité, on se demande comment cela a pu se faire, alors que l'an dernier, on a sifflé M. J.-M. Le-Moyne, un bien brave homme, mais qui a l'esprit de reconnaître lui-même l'immense supériorité de son collègue de la Société Royale, l'auteur de tant d'œuvres admirées à juste titre.

C'est en voyant de semblables choses que notre peuple canadien se met de plus en plus dans la tête que le sifflage est une distinction devenue un peu banale et que le titre de compagnon doit être de beaucoup plus prisé, puisque le grand poète canadien en rehausse le nom en l'acceptant.

L'idée n'est point tant sottise et je suis bien près de la partager, je l'admets même complètement : car si la gloire de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges ne manquait pas à Fréchette, le barde du Saint-Laurent illustre aujourd'hui ses compagnons.

. A la ville, à la campagne, on entend toujours la même chanson, que le soleil brûle les champs, ou que la neige couvre la plaine, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il grêle : on ne peut trouver de servantes.

En été surtout, alors que les Montréalais se disposent à aller servir de pâture aux maringouins et aux hôteliers de l'eau salée, on ne peut se procurer de serviteurs en jupes à aucun prix.

On leur fait les concessions les plus humiliantes, on les autorise à jouer du piano et à recevoir, même leur cavalier, on leur permet de sortir tous les soirs, de renverser le sel ou de faire tourner le lait, rien n'y fait. Ces demoiselles, munies du salaire de leur travail des mois de neige, brûlent du désir d'aller montrer, dans leur village, leur chapeaux multicolores, leurs robes neuves et leurs grâces fraîchement acquises à la ville.

Elles sont si heureuses de prouver à leurs amis qu'elles sont mises comme des demoiselles et qu'elles savent parler en tannes.

Et pourtant, voici que les journaux de Montréal nous apprennent qu'une jeune servante vient de se suicider, désespérée qu'elle était de ne pouvoir trouver d'emploi !

Est-ce possible ?

Ce suicide d'une servante en quête de service paraît tellement phénoménal qu'il est difficile d'y croire.

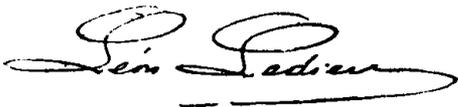
L'enquête du coroner révélera peut-être la découverte d'un nouveau microbe.

. On lit des choses horribles dans nos journaux. Hier j'ai cueilli dans un papier-nouvelles de Québec le titre suivant d'une annonce :

LUXURE

Pour le riche et le pauvre.

Je ne me suis pas payé le luxe d'aller plus loin. O langue française, que de crimes on commet en ton nom !



Le bonheur est une boule après laquelle nous courons quand elle roule, et que nous poussons du pied quand elle arrête.—CHERBULIEZ.

MGR PAUL BRUCHÉSI

La semaine dernière, au moment de mettre sous presse, nous apprenions la nouvelle de la nomination à l'archevêché de Montréal, de M. le chanoine Paul-Louis-Napoléon Bruchési.

Ayant été personnellement l'objet de la grande et réconfortante bienveillance de Sa Grandeur, j'éprouve un réel bonheur à lui en témoigner publiquement ma reconnaissance.

Oh ! je le sais, l'ayant appris si souvent à mes dépens : la reconnaissance est chose ignorée de nos jours, et celui qui a la malencontreuse audace de cultiver ce sentiment, est classé d'emblée parmi les... quantités négligeables, pour ne pas dire pis.

N'ayant pas le moindre respect humain, et me moquant comme d'une guigne de ce que l'on peut penser de moi, malheureux rétrograde, j'aime la gratitude.

Que m'importe de ne la point rencontrer à mon égard ? Est-ce une raison de ne la point chérir et choyer moi-même envers ceux qui sont bons à mon égard ?

J'oublie le mal qu'on me fait : mais, vive Dieu ! je n'oublie jamais le bien !

Monseigneur Paul-Louis-Napoléon Bruchési, fut donné de Dieu à ses excellents parents, le 21 octobre 1855. Il est donc tout jeune, et ce n'est que mieux.

Le saint Pontife Pie IX n'était âgé que de cinquante deux ans quand il fut élu pape.

Mgr Bruchési commença ses études au séminaire de Montréal, fit une année de philosophie au séminaire d'Issy, près Paris, sa première année de théologie à Paris même, et le reste de ses études, y compris un cours de théologie au célèbre collège Romain, et un cours de droit romain au séminaire de l'Appollinaire.

Le 21 décembre 1878, il était ordonné prêtre par l'Em. Cardinal Monaco.

En 1879, il était reçu docteur en théologie, et la même année, rentra à Montréal, ayant passé cinq ans à Rome et à Paris.

Mgr Bruchési occupa différents postes, à Québec et à Montréal, où il fit voir ses vastes connaissances, et se signala comme orateur sacré.

C'est lui qui fit le 5 juin 1892, le sermon de circonstance, au sacre de S.G. Mgr Emard, avec lequel il avait étudié à Rome.

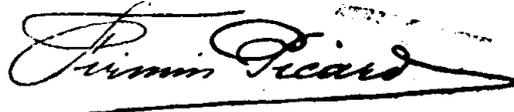
Mgr Bruchési joint à une très grande bonté, une douce fermeté : nous le savons par expérience.

Sur les questions de principe, il sera inébranlable : qui est allé se tremper aux sources du catholicisme, au Siège de Pierre, reste malgré soi imprégné des parfums de Rome. Et si la charité tempère les ardeurs du caractère, les exemples des martyrs se dressant à chaque pas dans la Ville Eternelle nous rendent ce que l'on peut appeler réellement : *intransigeant*, dès qu'il s'agit de l'essence de la Religion.

Voilà pourquoi il nous faut reconnaître encore l'intervention d'en Haut dans le choix fait par le saint Père.

Comme zouave, nous avons le droit d'être fier et de dire à notre Roi-Pontife, du plus profond de notre cœur : Merci !

Et, comme brebis—hélas ! bien galeuse—du troupeau de Mgr Bruchési, nous lui disons avec joie : *Ad multos annos !* et avec orgueil, notre plus filiale soumission et notre plus profond respect.



A MES DEUX AMIS W. P. ET E. D.

CE QUE C'EST QUE D'ÊTRE SOLDAT

Les récents événements, sous l'impression desquels nous sommes encore, et la vie d'un de ces sublimes héros, mort au champ d'honneur de Castelfidardo, m'ont inspiré, amis, les quelques lignes que je vous dédie.

D'abord, pour être soldat il faut avoir l'âme haute,

et ce doit être, pour nous, fils d'ancêtres glorieux, notre principal souci. Car, savez-vous ce que c'est que d'être des soldats, vous qui enviez les palmes éclatantes des défenseurs de la patrie ? Et moi, oserais-je vous le dire ? Interrogeons plutôt nos pères. Eux, ils ont joué leur rôle dans les luttes patriotiques et guerrières,—ils pourront nous l'apprendre.

“ Eh bien, nous disent-ils, c'est être ardent, jeune, fort ; c'est voler à la mort en chantant ; c'est avoir vingt ans, sentir cette sève de vie qui dore l'horizon et rend l'âme guerrière. C'est courir sans retard, sans larmes, sans regrets, quand la patrie nous appelle et que le devoir dit : “ Cours ! ” aux champs du combat, où le sang coule à flots, où le plomb et le fer ont d'horribles effets, où le canon vomit en grondant, et mutilé, pantelants, écrasés, amis et ennemis : malgré cela, reste debout et vois à chaque nouvelle bataille tomber un à un tes amis et tes proches. Puis, quand enfin les luttes sont finies, courbé, vieilli, brisé par ces périls sans nom, tant de fois affrontés, pour prix de tes exploits, vois ce qui t'attend : “ La croix, un petit ruban, et un modeste asile, ” voilà tout ! ”

Pourquoi donc cette affreuse perspective nous charme-t-elle ? Ah ! c'est que l'exemple de nos pères et le devoir nous la commandent, cette ardeur invincible.

—Et pourquoi,—malgré cette affreuse peinture,—nos bras se dressent et nos cœurs bondissent, impatients de combattre ? C'est que nous sommes bien vos fils, ô valeureux ancêtres. N'est-ce pas que rien désormais ne pourrait effrayer nos âmes généreuses ; n'est-ce pas que nos cœurs les ont compris ? car le soldat, pour nous, c'est le fils dévoué qui protège la mère et lui fait de son corps un rempart contre les coups, pour lui donner le repos, le bonheur et la prospérité. Et qui après s'être usé aux fatigues de la guerre, et avoir prodigué son sang pour son pays, ne demande rien que d'entendre la voix de sa chère patrie lui dire, en reposant sa poitrine meurtrie sur son vaillant cœur : “ Je suis frère de toi ! ”

Je ne sais ce que l'avenir nous réserve, mais si jamais notre cher Canada demandait le secours de nos bras ; oh ! alors, en avant, mes amis, sans tourner la tête. Qu'aussitôt nos bras vaillants et forts s'arment de l'épée. “ Vaincre ou mourir ! ” Que ce soit alors la devise des confrères d'aujourd'hui. Et puisque nous sommes jeunes, nous aurons du cœur, c'est-à-dire le courage, l'honneur et la vaillance.

Que faut-il de plus pour marcher à la gloire, pour être dignes de nos pères ? Presque rien : la victoire ! Et nous l'aurons, ô fils de glorieux ancêtres.

Et vous ! Dieu des armées, qui siégez au fond des cœurs vaillants, vous nous serez en aide ! D'ici là, nous vous confions nos jeunes cœurs, faites qu'ils ne s'embrasent que pour de nobles causes. Laissez-nous vivre, car nous avons des mères ; faites-nous bien vivre, car nous avons le Canada.

URG. D'ALSACE.

Montréal, juin 1897.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle Georgine B.—La trahison n'est jamais le fait de la personne de cœur : il est assez de défaillances autour de soi, pour que Dieu épargne celle-là !—C'est vivre : donc, cela paraîtra.

A.-J. B.—Je suis fier d'être choisi comme votre confident, et votre secret sera bien gardé. Il y avait quelque chose de trop vif : nous l'avons modifié ; nous en voudrez-vous ?

Rosine.—Puisque les yeux sont le miroir de l'âme, ces yeux donneront leur rayonnement en ces colonnes.

Antonio P., Montréal.—C'est, en effet, un temps merveilleux dans la vie de l'étudiant, que les vacances. Que de précautions physiques et morales il exige !—Nous publierons dès que possible.

C.-Borr. Marcotte.—Nous publierons avec plaisir dans le numéro du 17 juillet : jusque-là, les gravures sont choisies.—Nous recevrons avec plaisir d'autres vues.—Vous pouvez compter sur le correspondant, envers lequel vous êtes trop bienveillant, et qui s'estime heureux d'être votre F. P.

MOINES EN DÉFILADE

*Ils défilent le long des corridors antiques,
Tête basse, égrenant d'énormes chapelets ;
Et le soir qui s'en vient, du sang de ses reflets
Empourpre la splendeur des dalles monastiques.*

*L'heure a versé déjà ses flammes extatiques
Au fond de leurs grands cœurs où bouillent les secrets
De leur dégoût humain, de leurs morues regrets,
Et du frisson dompté des chairs cénotiques.*

*Ils marchent dans la nuit et rien ne les émeut,
Pas même l'effrayante, horrible ombre de feu
Qui les suit sur le mur jusqu'au seuil des chapelles,*

*Pas même les appels de l'inférial esprit,
Suprême Tentateur des passions rebelles
De ces silencieux Spectres de Jésus-Christ.*

EMIL NELLIGAN.

Juin 1897.

LE FRÈRE

Respectueusement offert au Frère A.

Un homme, dans la fleur de sa jeunesse, a renoncé aux plaisirs de la vie, aux plus douces jouissances qu'un homme libre puisse espérer, il a fermé devant lui l'horizon bleu de sa jeunesse, il a mis un voile noir sur l'avenir. Il vit seul, retiré, avec Dieu, loin des tourbillons de la foule insensée, derrière des murailles où s'arrête le souffle mondain. Il a dit adieu à la gloire, à la fortune, aux honneurs. Les portes de l'Ambition, les voûtes sonores de la Renommée aux cent bouches, sont à jamais fermées devant lui. Un dévouement de tous les jours, de tous les instants, un renoncement complet à ce "Moi" qui parle dans le cœur, une obéissance passive sont inscrits à la page du livre de sa vie marquée "Devoir." Il s'est voué à être petit, étant toujours avec les petits. Il les enseigne, leur montre le droit chemin, soutient leur faiblesse, dirige leurs efforts et les encourage dans leurs espérances. Il parle leur langage, il rit leur sourire. Il est sans famille, mais c'est le frère de tous. L'enfant et le jeune homme le nomment frère. La mère, jalouse et bonne, le père sévère et plein de soucis, font taire leur amour, écartent leurs inquiétudes et disent "Frère" eux, aussi, en confiant à ses soins un enfant, unique objet de leur sollicitude et de leur amour sans bornes — Son nom ? Il n'en a plus. Sa patrie ? Plus de patrie. Ses parents ? ses amis ? Plus de parents, plus d'amis. — C'est un apôtre, c'est un religieux. C'est un pauvre de fortune, mais un riche de cœur.

Mais quel est donc cet homme ?

Cet homme, disciple de ce siècle d'argent, d'intérêt et de malheur, cet homme, c'est celui que vous voyez passer là-bas, vêtu de noir, portant un rabat blanc et un tricorne ; cet homme, chercheurs de problèmes sociaux insolubles, saluez-le bien bas, c'est le Frère des Ecoles Chrétiennes.

Ah ! je vous admire, grands saints, fondateurs d'ordres immenses et sévères ; je vois défiler devant moi, Bernard, Benoît, François, Loyola. Je vois un brillant cortège vous faire suite dans les parvis célestes. Moines, chartreux, bénédictins, trappistes, capucins, jésuites se pressent sur vos pas. Je vous vois tous passer et je baisse la tête ébloui. Mais, voici que j'entends des voix d'enfants, des cantiques joyeux. Je relève la tête. Un homme s'avance en souriant au milieu d'un nuage de jeunes anges. Il est pâle, vêtu de noir et a l'air humble. C'est Jean-Baptiste de la Salle.

"O Vénérable de la Salle, vous êtes grand parmi tous, vous êtes sublime, parce que vous seul avez songé au pauvre enfant du peuple, vous l'avez tiré de la fange du ruisseau, où l'avait jeté la vie, où l'avait enfoncé la misère. Vous l'en avez retiré, vous avez essuyé son visage maculé, vous en avez fait un homme libre et utile à la société. Votre œuvre est grande, est saine, est immortelle, et vous êtes d'autant plus grand que vos... visées étaient petites, votre œuvre est d'autant plus glorieuse que le principe était humble.

Vous seul avez compris le grand, l'immense rôle que joue l'enfant dans le monde. L'enfant c'est l'avenir, et si l'enfant est corrompu, l'avenir sera pourri. L'éducation saine et religieuse de l'enfant est d'une importance vitale pour une nation, et cette nation grandit ou s'abaisse suivant que l'éducation donnée aux jeunes gens, est bonne ou mauvaise, et c'est vous, ô de la Salle, animé du souffle de Dieu, qui en avez donné l'essor en France. Bientôt autour de votre œuvre naissante, d'autres, du même genre, surgirent et maintenant la terre entière vous bénit. Le rôle du frère est grand. Sa tâche ne se borne pas à enseigner les lettres aux petits, les sciences aux jeunes gens. Non, son but est d'enseigner la vraie science, la science de Dieu. L'influence du Frère est immense, elle suit les élèves qu'ils ont formés, jusque dans leur vieillesse, jusque dans les circonstances les plus critiques de la vie, quand tout s'est envolé, la foi et l'espérance. Plus d'un grand de ce siècle, ô de la Salle, a commencé et terminé ses études chez vos disciples, et le ciel compte une légion de saints sortis de vos écoles. Vous êtes père, ô chanoine ! vous êtes bienheureux, ô de la Salle ; vous êtes saint au ciel, immortel sur terre, ô fondateur des Frères des Ecoles Chrétiennes !"

Le soleil descendait vers les montagnes dont il ensanglantait les sommets d'une pluie de ses rayons de feux, pendant que l'ombre sournoise attendait dans la vallée le moment d'escalader le ciel. Un or fin, pur, brillant, ruisselait sur les coteaux rugueux de Lévis, de Montmorency et de l'île d'Orléans. — L'automne, sublime peintre, avait pris sa palette et avait commencé à barbouiller la nature de ses couleurs éclatantes. Le jaune, le rouge, les teintes les plus gracieuses faisaient ressortir les feuilles des arbres, que chaque bouffée de vent arrachait des branches décharnées pour les amonceler en tourbillonnant au coin du chemin. — Une demi-obscurité montait le long des hauteurs de la ville. La vieille citadelle accroupie sur son roc immense, dressait son gigantesque front de pierre vers le ciel. Ne trouvant plus, sans doute, aucune beauté dans ce splendide coucher d'automne, la forteresse tournait le dos au soleil qui, amoureux, lui caressait la croupe de ses rayons. Un pavillon est au bout de son mât. Saluez avec respect, c'est le pavillon national.

Le fleuve plus calme qu'un miroir coulait tranquillement. C'était une immense coulée d'or ou d'argent, un entassement d'opales ou un fouillis de saphirs, suivant qu'un zéphyr ou qu'un souffle plus fort venait rider sa surface. Ses lames venaient paresseusement lécher les flancs d'acier d'un bâtiment de guerre mouillé devant la ville. Les flots se retirent à regret, puis reviennent incessamment, causer, en clapotant, avec les chaînes raidies des ancrs énormes. Un pavillon flotte au mât. Saluez avec amour, c'est le trois couleurs, le pavillon de France. Le soleil se joue sur le cuivre des bastingages, il entre, l'effronté, jusque dans la gueule des canons. Les matelots couvrent le pont, exécutant les derniers ordres du maître d'équipage. Assis sur un tas de cordages goudronnés, j'écoutais le récit suivant qui vous montrera jusqu'à quel point l'influence du frère des Ecoles Chrétiennes se fait sentir. Le conteur est un homme de 45 ans ; c'est le lieutenant de vaisseau V...

— C'était à Reichshoffen. Les germains casques à pointe en étaient à leur second pas sur la route sanglante qui devait, par une suite de victoires ininterrompues, les conduire si rapidement à Sedan, puis à Paris.

Ce fut une chaude journée que celle de Reichshoffen : 35,000 Français contre 140,000 Allemands ; le combat n'était pas égal. J'avais 20 ans et c'était la première fois que j'allais au feu. Les balles pleuvaient comme grêle, les obus sifflaient, les canons grondaient, la terre tremblait, et aux déchirements de la fusillade se mêlaient les cris des combattants, les jurons, les appels, les sonneries des clairons et les roulements des tambours. Le tout formait une cacophonie formidable. Au premier moment je perdis la tête, mais bientôt, ranimé par l'exemple des chefs, je me battis de mon mieux. Je fus atteint d'une balle dans la jambe, je tombai. Je réussis à me traîner sous un

buisson, sur un monticule qui dominait le champ de bataille. Epuisé, je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, la nuit était venue. Une belle nuit du mois d'août, toute constellée d'étoiles. L'horizon était rouge, on aurait dit que le soleil, atteint d'un boulet, avait saigné tout son sang. Aussi loin que la vue pouvait porter dans la demi-clarté qui tombait des étoiles, c'était un amas confus de débris, de caissons défoncés, de canons démontés, de chevaux éventrés, d'uniformes salis et pleins de boue, de faces livides, terreuses, grimaçantes, horribles à voir, tout cela tombé au hasard, frappé par une balle, défait par des éclats d'obus, écharpé par la mitraille, broyé par le passage des canons ou écrasé par la cavalerie. L'église en ruines du village de Freschwiller dressait ses quatre murs d'où s'échappaient par instants d'épais flocons de fumée. La terre était fouillée par les projectiles, le sol défoncé, une odeur de carnage et de sang flottait sur cette scène. C'était horrible.

Plus près de moi je voyais un officier tombé sous le poids de son cheval mort et dont le poids le suffoquait ; un autre, la tête fendue d'un coup de sabre, était étendu sur le canon démonté qu'il avait voulu défendre, la cervelle était collée sur l'acier froid et le sang avait rempli le shako tombé sous le canon. Un bras coupé, dont la main était crispée sur la hampe brisée d'un drapeau, reposait sur le corps d'un Bavaïrois, dont la tête avait été emportée par un boulet. Dans un pli de terrain, deux cadavres se tenaient étroitement enlacés. Un Français et un Allemand, morts tous deux. Le Germain tenait dans sa bouche, serrée par un rictus effrayant, un lambeau de chair. Cet homme avait défendu sa vie par une terrible morsure dont la joue du chasseur attestait l'effroyable vérité. C'était épouvantable.

Des entassements de cadavres, des monceaux de blessés, aux visages convulsionnés, grimaçants, tournés vers le ciel dans la pensée fuyante du dernier spasme, dans la prière muette du blessé qui voit la mort. Des débris informes de toutes sortes, des casques, des manteaux, des bras, des jambes, des têtes, toute une confusion de corps rompus, brisés. C'était affreux !

Joignez à cette scène cette couleur sanglante du crépuscule, ajoutez les pleurs, les sanglots, les râles d'agonie, les prières, les blasphèmes, les cris, les hurlements de douleur, les invocations des blessés, les plaintes des mourants, et cette promiscuité affreuse de la mort, cette odeur forte de sang, de poudre, de fumée et de feu, cette immobilité étrange du deuil sur cette mer de supplications, de tempêtes et de douleurs, et par dessus tout, voyez la lune qui rit et qui argente cette scène de ses rayons, et vous aurez une vague idée de ce qu'était le champ de bataille de Reichshoffen, le 8 août 1870. Jamais Dante l'immortel n'aurait pu rêver une scène si terriblement grandiose, si horriblement poignante et si pleine d'angoisses. Je fermais les yeux. J'avais peur. Cependant mon attention fut attirée par quelques paroles prononcées tout près de moi.

— Henri, disait l'un, je vais mourir, je le sens... j'ai soif... soif... et rien à boire.

— Courage, Pierre, répondait l'autre, ce sera bientôt fini. Prie !

— Prier, je ne sais plus prier ; j'ai oublié. Je me meurs, j'ai soif, criait-il.

— Ecoute, Pierre, veux-tu réciter avec moi le Souvenez-vous à la Vierge que le Frère Bernard t'a appris... Tu te rappelles, le Frère Bernard, de l'école de la rue Meussot... Je commence, tu répéteras. Dis, veux-tu ?

— Oui, soupira l'autre.

C'était admirable et sublime, cette scène où un ami excitait l'autre à mourir en chrétien, quand tout deux étaient aux prises avec la mort. Je dirigeai mon regard du côté d'où partaient les voix. Deux jeunes gens d'une vingtaine d'années étaient couchés l'un près de l'autre, frappés par la même bombe.

— Ah ! je te remercie, articula celui qui avait été nommé Pierre. Je me sens plus à l'aise maintenant. Je crois que je pourrai prier comme au temps du Frère Bernard.

Un silence se fit. Quelques instants après sa voix

s'éleva encore. Le délire s'était emparé de lui et à travers des fragments de prières, je l'entendais râler.

Le lendemain on ramassa deux cadavres qui, les mains jointes, avaient les yeux tournés vers le ciel. Il restait sur ces visages pâlis comme un reste de la vision du Paradis.

Et l'officier qui me racontait cela, essayait de sa main calleuse une larme au bord de sa paupière.

Voilà, prise sur le vif, l'action bienfaisante de cet homme qui a fermé devant lui l'horizon bleu de sa jeunesse, mis un voile noir sur son avenir ! Voilà les résultats de ces vies d'abnégation, de dévouement, de ces humbles entre les humbles, que certains esprits forts traitent d'ignorantins—devant qui nous courbons la tête en disant : *Mon Frère !*

JACQUES SAULAIE.

Québec, juin 1897.

DERNIER ECHO DU JUBILÉ

(Voir gravure)

Aucun journal n'a publié le magnifique char allégorique du Travail, ayant figuré à la manifestation de lundi, 21 juin dernier.

Ce char était superbe ! Et comme les ouvriers nous tiennent bien plus à cœur que les riches ventrus, parvenus, nous écrasant du poids de leur sot dédain, sans songer que ce qui nous est arrivé leur pend au nez chaque jour, nous nous plaignons à réparer l'oubli fait de ce char du Travail.

Et vraiment, nos lecteurs n'y perdront rien !

Voyez tout cet agencement, non pas en papier peint, en carton, mais fait par pièces numérotées, solidement établi et pouvant, en quelques instants, se monter et se démonter.

Le plan de cette enclume gigantesque, avec ses outils disposés en panoplie, sont l'œuvre de MM. F.-H. Fabien, père et fils, de Sainte-Cunégonde. L'enclume a treize pieds de hauteur : ce n'est pas vilain, dites ?

Le joli navire à votre gauche, travail d'un fini et d'une perfection rares, a été construit par M. Emont.

Le tout a été photographié par M. J.-R. Poirier, dont nos lecteurs ont, à maintes reprises, admiré des œuvres dans ces colonnes.

Honneur aux braves artisans : ils sont nos frères. Artisan du marteau, du ciseau, ou de la plume, on abuse tout autant de celui-ci que de ceux-là, malgré

les enseignements de l'Eglise et les Encycliques Pontificales.

Voilà pourquoi, fier de notre fierté d'artisan quoique nous ayons connu la fortune et les honneurs—mais sans déshonneur—, nous tendons la main à nos frères noirs et autres les assurant qu'ils peuvent compter sur nous !

NOCES D'OR

J'ai l'honneur de présenter à mes lecteurs l'un des aînés parmi les instituteurs de Québec, M. Joseph Létourneau, qui vient de voir couronner sa cinquantième année d'enseignement.

Le 29 mai dernier, réunis en un même sentiment de reconnaissance et de vénération, les professeurs et élèves de l'école normale Laval célébraient dans une fête modeste mais où le cœur de chacun présidait, les noces d'or de sa carrière pédagogique.

Il y eut, d'abord, messe basse avec chant, musique et sermon de circonstance, puis séance dans la grande salle des réceptions où l'on présenta au héros du jour une bourse—bien garnie m'a-t-on dit—et deux magnifiques adresses : l'une des professeurs, l'autre des élèves.

M. Létourneau fut très heureux dans ses répliques et l'émotion qui, à certains moments, fit trembler sa voix, ne fut pas sans écho dans l'âme des assistants.

Qu'on me permette, maintenant, d'esquisser une courte biographie de cet homme de bien qui, pendant un demi siècle, s'est dévoué sans mesure dans la plus ingrate des professions.

Joseph Létourneau naquit à Sainte-Famille le 6 octobre 1828 de Jacques Létourneau, cultivateur et de Marguerite Létourneau. Il étudia à l'école primaire de sa paroisse puis, durant trois années, au presbytère de Saint-Urbain, sous la direction de feu l'abbé J.-B. Chartré qui lui fit surtout piocher le latin.

Le 22 février 1847, il débuta dans l'enseignement à Charlesbourg d'où il passa bientôt à Sainte-Famille, son village natal.

Au mois de septembre 1857, il entra comme élève à l'école Normale Laval, d'où il sortit, un an plus tard, avec un diplôme de première classe qu'il avait brillamment conquis. Il alla, alors, se fixer à Saint-Jean-Deschaillon, qu'il quitta ensuite à la requête des citoyens de Sainte-Foye, qui le voulaient chez eux.

Enfin, le 10 novembre 1871, il était nommé professeur à l'école Normale Laval, à Québec, où il dirige

depuis, à la satisfaction de tous, une classe de français, d'histoire et de littérature.

Unissant à une grande douceur une égale fermeté, il a toujours su s'attirer l'estime et l'affection de ceux qui ont l'avantage de le connaître ; son excessive modestie va jusqu'à le rendre timide, parfois, mais



n'amoindrit pas ses mérites. Il y a quelques semaines lors, célébration de ses noces d'or, il résumait ainsi simplement sa vie :

“ Qu'ai-je fait pendant ces cinquante années écoulées ? Ce que j'ai fait ? j'ai cru, j'ai espéré, j'ai aimé ! ”

Heureux mille fois ceux qui, au soir de la vie, se tournant vers le passé, peuvent se rendre ce témoignage ! Avec ces trois grandes vertus au cœur, un homme n'est pas inutile et peut-il y avoir, dans le monde, plus noble ambition pour la jeunesse que celle d'être utile et plus douce consolation, pour la vieillesse que celle de l'avoir été ?

Aimée Patrie.

INGRAT ROSIER

J'ai rencontré, de par le monde, un fier et superbe rosier... autrefois ; quand je le vis, il était mourant, solitaire et triste à vous apitoyer.—La funeste rafale, lui avait arraché jusqu'à sa dernière rose d'espérance,—et il languissait. Quand je le trouvai, il se courbait et dépérissait au milieu des ronces et des épines d'un sanglant abandon !

Je le pris, le ranimai et le mis en bonne terre, afin qu'il pût vivre et verdoyer encore, et qu'il sourit à ma sollicitude en répondant à mon amour !

Bientôt il parut se relever. Hélas ! il a grandi ;—c'était pour ma peine !—car j'eus beau arroser tige et racine, il n'a point fleuri...

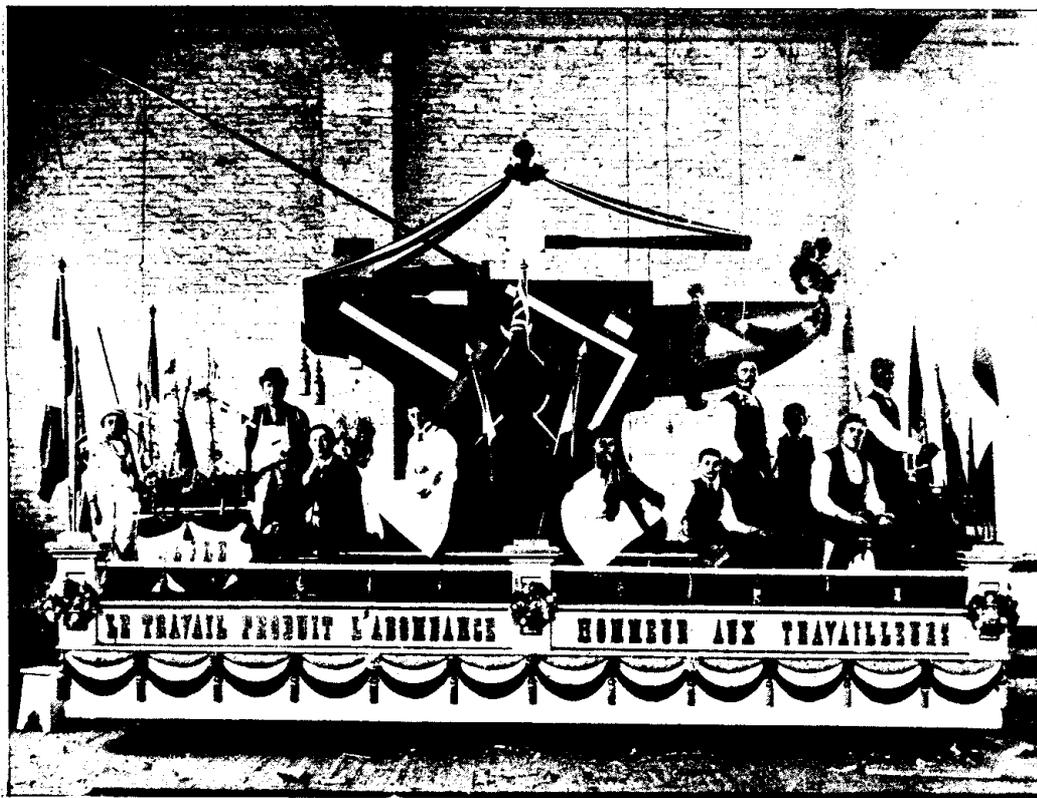
Je l'abandonnai, le cœur navré, et répétant : “ S'il me rendait au moins une seule rose ! mais il ne me donne que des épines ! ”

URG. D'ALSACE.

CONSEILS

Sois humble ! Que t'importe
Le riche et le puissant ?
Un souffle les emporte.
La force la plus forte,
C'est un cœur innocent.

VICTOR HUGO.



Photographie J.-R. Poirier

LE CHAR DU TRAVAIL, SECTION SAINTE-CUNÉGONDE

SALVE REGINA

Des vers d'Henri Rochefort en l'honneur de la sainte Vierge ; cela ne mérito-t-il pas une reproduction ?

*Toi que n'osa frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour,
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence, et vierge avec l'amour,*

*Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime,
Car tu conquis ta place au céleste séjour ;
Car le sang de ton Fils fut un divin baptême
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.*

*Te voilà maintenant près du Dieu de lumière ;
Le genre humain courbé l'invoque la première ;
Ton sceptre de rayon, ta couronne est de fleurs.*

*Tout s'incline à ton nom, tout s'incline à ta flamme,
Tout te chante, ô Marie !... Et pourtant quelle femme
Même au prix de ta gloire eut bravé tes douleurs ?*

HENRI ROCHEFORT.

L'ÉLU DU SEIGNEUR

Il y a quelques mois, quand les drapeaux étaient en berne, que toutes les cloches sonnaient le glas et que toute la population pleurait la mort de son très regretté premier pasteur, j'étais allé saluer respectueusement les restes vénérés de feu Monseigneur Fabre.

Il reposait du sommeil de la paix sur sa dernière couche terrestre. Les tentures funéraires et les cierges pleurant, déposaient sur cette figure de cire, calme et paisible comme un corps sur lequel plane une âme déjà heureuse, un rayon illuminé de gloire céleste.

Et tout un peuple sans exception d'aucune religion, défilait respectueusement devant ce tombeau, tout comme une armée défile devant le corps glorieux du général qui l'a conduite à la victoire.

Parmi cette foule, les uns saluaient, les autres pleuraient ; ceux-ci priaient, ceux-là faisaient toucher à la sainte dépouille des objets religieux que cette bénédiction muette transformait en reliques.

J'allais me retirer profondément ému en faisant de graves réflexions, quand j'aperçus deux femmes, pieusement inclinées et versant des larmes comme les saintes femmes de Jérusalem devant le tombeau du Christ.

Au moment où elles se relevaient de leur pieux hommage, un prêtre vint à passer, et l'une d'elles dit à sa compagne en désignant le dit prêtre : " Il sent l'Évêque ! "

A cette parole, il me sembla que la figure de Mgr Fabre sourit et que sa tête fit comme un signe d'assentiment sous forme de bénédiction, tant il est vrai, parfois, que l'illusion de notre cœur nous fait croire que les morts vivent et parlent.

Je regardai celui qui était l'objet de cet hommage flatteur... prophétique. C'était un homme jeune à la figure austère, ascétique, comme macérée de sacrifices et ressemblant à un Christ descendu de sa croix. En rentrant chez moi, les paroles de la sainte femme me trouvaient dans l'esprit...

Dans le courant de la journée, il était un peu partout déjà question du successeur de Mgr Fabre ; et dans le milieu où je me trouvais, chacun nommait son candidat. Cela ne me surprit pas, car alors en pleine période d'élection politique, chacun se figurait qu'il avait droit au chapitre, et pour peu, ces messieurs eussent élu aussi facilement un Pape qu'un député. Heureusement que Dieu en a décidé autrement.

Donc, chacun préconisait, prônait son candidat. Hélas ! que j'en ai donc entendu ! Et, me rappelant les paroles prophétiques de la sainte femme, je citai un nom.

— Jamais ! Me fut-il répondu.

— Messieurs, leur dis-je, ce mot là n'est pas français, pas plus que le mot impossible.

Et, pour les convaincre, je leur racontai ceci :

" En Gaule, les femmes avaient souvent sur les élections d'évêques une influence décisive qui rappe-

lait celle des druidesses. Après la mort de Vérande, évêque de Clermont, dit Grégoire de Tours, il s'éleva parmi les citoyens une honteuse querelle au sujet de l'épiscopat et comme les partis en désaccord voulaient chacun élire un évêque, il y avait parmi le peuple, une division très animée.

" Pendant que les évêques siégeaient un dimanche, une femme, voilée et vouée à Dieu, s'avança hardiment vers eux et leur dit :

" Ecoutez-moi, pontifes du Seigneur ! Les hommes que ces gens-là ont élus pour le sacerdoce, ne plaisent point à Dieu, et le Seigneur choisira lui-même aujourd'hui son évêque. Ne soyez donc pas en contestation et ne troublez pas le peuple ; mais soyez un peu patients, car le Seigneur, vous amènera lui-même ce nouvel élu qui doit gouverner l'Eglise.

" Pendant qu'ils s'étonnaient de ces paroles arriva tout à coup un homme appelé Rustique, prêtre du diocèse de la ville de Clermont. Il avait été désigné à cette femme par une vision. L'ayant vu, elle dit :

" — Voilà celui qu'a choisi le Seigneur ; c'est le pontife que le Seigneur vous a destiné ; qu'il soit nommé évêque !

" Et Rustique fut placé sur le siège épiscopal pour le bonheur du peuple et la plus grande gloire de Dieu."

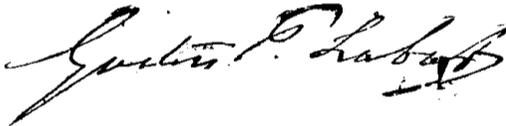
— C'est de l'histoire ancienne, des histoires de bonnes femmes, dirent-ils tous.

— C'est possible, répondis-je, mais l'histoire se répète.

Et, comme là-dessus les paris s'engagèrent, j'ai gagné le mien, et je viens de boire un verre de chartreuse verte en l'honneur du nouvel archevêque de Montréal.

Et voilà pourquoi, en terminant ces quelques lignes, que je prie très respectueusement Mgr Paul Bruchési de vouloir bien agréer, je revois encore, au milieu des drapeaux en berne, des cloches sonnant le glas de toute une population pleurant la mort de son très regretté premier pasteur, je revois, dis-je, la femme voilée et dévouée à Dieu disant : " Il sent l'évêque ! "

Et, à cette parole prophétique, il me semble encore voir la figure de Mgr Fabre qui sourit et dont la tête fait comme un signe d'assentiment et de bénédiction, tant il est vrai parfois que l'illusion de notre cœur nous fait croire que les morts vivent et parlent.



AU SECOURS !... AU SECOURS !...

Dédié à S.G. Mgr Bruchési.

Dans une mansarde.

Point de meubles ; malgré le froid de l'automne, pas de feu ; un peu de paille dans un coin—n'est-ce pas du fumier ?...

Elle est là, oppressée, haletante, les yeux atones fixés vers le ciel—ce ciel aussi dur que le cœur des hommes !

A-t-elle prié, a-t-elle supplié !

Humiliée, elle s'est abaissée davantage, implorant la vie—oh ! pas pour elle, mais pour son enfant !

Doit-elle donc la voir mourir de faim, de misère, ou, ô honte ! doit-elle la livrer au Moloch de l'impureté ?

Les hommes n'ont pas le temps d'entendre la douleur, de s'émouvoir à la supplication : vivre et jouir ! c'est leur devise.

Eperdue, c'est à Dieu qu'elle s'est adressée ; c'est vers lui qu'elle s'est tournée défaillante... et Dieu, comme les hommes, est-il resté sourd ?...

L'enfant hoquette, dans ses dernières larmes, une tendre prière... Sa voix, douce comme la brise glissant sous bois ou baisant les fleurs, est devenue aux intonations d'un triste, d'un triste, à émuvoir le fauve le plus féroce : l'homme est plus féroce que le fauve, surtout l'homme jouisseur !

Et la voix de l'ange agonisant de l'agonie de la faim, c'était le murmure du ruisseau sanglotant sur les galets dorés, pleurant sous la mousse et les fleurs qu'il lui fallait abandonner.

" Au secours !... Au secours !... "

Dans les horreurs de la nuit, ce cri prend une tonalité effrayante, on se sent glacé !

" Au secours !... Au secours !... "

Mais la sinistre nuit enserre tout dans son épais voile de deuil.

Qui crie ?...

On se presse, on se hâte, tous se penchent : rien !... C'est l'horreur noire, avec le clapotement d'ironie du fleuve contre les quais.

Oh ! maudite, trois fois maudite, cette race de vampires tortionnaires, suçant le sang du pauvre, de l'ouvrier, pour satisfaire leur luxe insensé, leurs brutales passions !

A la lueur de lustres d'or ciselé, de candélabres de bronze fouillé par la main fiévreuse d'un artiste dont la journée ne peut nourrir la famille ; dont la femme et les enfants suent la peur du bourreau fraîchement ganté de Suède, pleurent ces larmes de la faim et du désespoir ; ne voyez-vous pas, vils êtres ne songeant qu'à faire de l'or, de l'or encore, de l'or toujours au détriment de l'honneur, de l'humanité ; ne voyez-vous pas que cette femme, cette enfant, dont vous avez assassiné lentement le père, l'époux, ont perdu le rayon émané de la Divinité : et que leur raison a sombré, à cause de vous, par vous, lâches jouisseurs, fauves sanglants n'adorant que le veau d'or ?...

Au secours ! au secours !...

Que vous importe ?...

Qu'ils meurent aujourd'hui, ou demain : pourvu que vous ne perdiez pas un dollar, pas un coup de dent, pas une orgie !

Allez ! vous êtes maudits !...

* *

Le canot, sans rames ni gouvernail, accostait au rivage.

La foule des ouvriers, assemblés aux cris de suprême agonie, regarde sans comprendre.

De pauvres bateliers ont amarré l'esquif menaçant d'aller à la dérive, et, ô stupeur ! y aperçoivent une femme et une enfant enlacées, livides, les yeux éteints, la face convulsée...

Est-il trop tard ?...

Vice du feu, des vêtements !

Avec des délicatesses de Sœurs de Charité—ces anges de la douleur,—les rudes marins ont transporté sur leur navire les deux noyées.

Les soins les plus touchants leur sont prodigués : car on s'aime chez les pauvres, ô riches sans entrailles !...

Serait-ce en vain ? en vain, réchaufferaient-ils ces misères glacées ; en vain, insuffleraient-ils leurs propres vies pour rappeler ces deux vies éteintes ?

Que c'est long !...

Un tressaillement... est-ce bien vrai ? n'est-ce pas, brave matelot, une illusion de vos sens ?... mais non : voyez ? la paupière se soulève !...

L'enfant frémit...

Ciel ! sauvées toutes deux !...

* *

—Oui, dit-elle aux marins, après avoir pris quelque réconfortant. J'avais résolu de périr avec ma fille : car ils m'ont tué son père !...

Un sanglot... les yeux se mouillent chez ces rudes hommes !

—Et qui donc l'avait tué ?

—Eux, là-bas, à la manufacture. Il fallait qu'il travaillât, ne se reposât jamais ! Sa santé déclina : je le vis s'éteindre tout doucement, tandis qu'ils ne lui donnaient ni trêve ni répit.

" Je priais Dieu : ma mère m'apprit à l'aimer. Et j'implorai la pitié de l'industriel. Il me fit chasser par ses valets. Je suppliai à la porte des heureux... ils passaient, d'une grande lassitude à mes prières ! Partout l'indifférence, le froid de cœur qui vous tue, partout !...

" Mes meubles étaient partis ; l'âtre demeura sans foyer.

" L'enfant, n'ayant plus même la force de pleurer, joignait avec désespoir ses petites mains devant moi... "

" Rien !... je ne pouvais plus rien !... "

“ Je maudis les riches, je lançai la malédiction de mon autorité maternelle sur les sangsues du peuple... la nuit se fit dans mon esprit, je ne fus plus consciente... jusqu'à un instant terrible où je me crus dans une mer de sang aux reflets phosphorescents, dans le glabre de la nuit noire...”

“ Je tenais l'enfant dans mes bras :

“ Au secours, au secours !... Jésus, miséricordieux... au secours, au secours !...”

“ Dans l'espace d'un éclair, je vis ma malédiction, les hommes sanglants, le Fils de Dieu mourant.

“ Une éblouissante clarté m'aveugla, inondant mon âme d'une douce paix... je pardonnai, Dieu le voulait !

“ Et la suave apparition me jeta, avec mon enfant, dans le canot. (*)”

“ Oh ! Pardonnez-leur, mon Dieu ! à ces êtres sans cœur, comme vous m'avez pardonné ! ”

Et par la Charité mise dans son propre cœur, et celle que Dieu inspira à ses sauveteurs pauvres, furent sauvées la pauvre mère et l'enfant innocente !

FIRMIN PICARD.

Reproduction interdite.

ENVOI :

A Sa Grandeur Monseigneur Bruchési, Révérendissime Archevêque, Montréal.

Monseigneur,

Que Votre Grandeur, dont la bonté, la bienveillance ne s'est pas démentie un instant en ma faveur, daigne bénir le soussigné, et accepter cet humble tribut de la gratitude absolue, de la filiale soumission, du respectueux attachement avec lesquels je veux être toujours,

de Votre Grandeur,

Le très humble et très obéissant serviteur,

FIRMIN PICARD.

PETITE CHRONIQUE DE QUÉBEC

Depuis que *Marchand*, le chef du parti libéral, est au pouvoir, il nous semble que nous sommes tous *Parent* et que tout va aller pour *Lemieux*, puisque le *Roy* s'en mêle, aussi *Tessier* est là pour y faire régner l'harmonie.

Jusqu'au vieux *Shehyn* qui multiplie son homonyme en *Déchêne*, et, plus que cela, en *Chênevert*, ce qui est merveilleux. Si vous désirez faire une excursion, passez sur le beau pont *Garneau* et on *Smith* en route *Weir* les *Laurentides*, le pays des lacs *Dessules* et *DeGrobis* : plus loin encore, pour *Hunt* amateur de sport, vous poursuivez le *Bisson*, et, pour vous reposer de la lutte, en revenant dans nos vertes prairies, où les brebis *Beland* après leurs *Petits* vous donnent signe d'un autre vie.

Que ce pauvre *Mercier* serait donc fier de revoir ses amis *Robidoux*, *Bourbonnais* et *Gouin* dans le nouveau parlement, et l'histoire de nos jours reconnaîtra encore de ces noms célèbres de défenseurs de la patrie, tels que les *Turgeon*, *Chavrest*, *Gosselin*, pour la vie religieuse, les *Caron*, *Robitaille*, *Archambault*, pour la vie politique, et le grand patriote canadien *Cherrier*.

J'ai encore du bon pain *McCorkill*, mais il ne reste plus d'encre *Stephens* pour vous en dire plus long, et à la demande des savants docteurs *Guérin* et *Lalonde*, je dis *Marcel* à tous les braves amis, en attendant de prendre un verre de *Champagne*, puisque nous n'avons pas de vin *Picault* à l'hôtel *Blanchard*, en chantant : “ Le gros *Major* nous l'a dit, ” et vive pour longtemps *Laliberté* !

F.-X. FOURNIER.

DESCRIPTION DES TOILETTES

1. *Robe à longue tunique*.—En zéphir rose pâle, le modèle se compose d'une jupe de 3½ verges de tour, recouverte d'une tunique, assemblée aux hanches, d'étoile à double point, et montée dans un poignet avec le dessous. La tunique sera fixée sur la jupe par

(*) Voir gravure, pages 168, 169.

quelques points dans le bas. On garnira de volants sur 2 pouces de haut, et garnis de tresse blanche et de petite valenciennes. Le corsage de forme blouse ferme à gauche le long des coutures d'épaule, de dessous de bras et le long de l'entournure. La doublure est ajustée et recouverte d'un empiècement de batiste blanche de 3 pouces de haut, arrondi et bouillonné, auquel on adaptera, à plat, les parties-blouse. Devant, garnir de tresse à intervalles réguliers. A 2½ pouces du bord de l'empiècement et à 5 pouces plus bas, volants se rabattant sur les manches, de plus le volant du haut continue sur le dos avec les premiers rangs de tresse. Manche à gigot étroite, avec garniture assortie, ruche de dentelle à l'encolure et ceinture de velours, montant légèrement devant et derrière, agrafant sous des nœuds.

2. *Robe avec manche étroite*.—Fond de corsage de soie bleue, recouvert d'un dessus blouse de crêpe bleu plissé en plis ondulés qui dissimulent complètement les agrafes devant. La robe est en foulard à fleurettes. Le col, de même foulard, a 6 pouces devant et dans le dos. Il forme des plis profonds, en étoffe prise double et il est garni de deux rangs de velours étroit. Avant de tailler la manche, arranger le tissu en plis piqués par groupes de quatre plis et coudre un velours sur chaque pliure. Volant en épaulettes sur 2 pouces arrangé en plis plats et cousu dans l'entournure. Ceinture et col droit en foulard ornés de velours. La jupe droite est cousue en plis dans le haut sur 8 pouces, et ces plis s'étalent dans le bas. Garnir de velours. Cha-

peau rond et ombrelle de soie à fleurettes, garnie de volants.

3. *Robe avec corsage fermé de côté*.—Ce joli modèle en Louisine à petit damier bleu et blanc, est garni de dentelle avec pattes d'étoffe. Sur la doublure de la jupe à gauche, on disposera une bande de soie verte recouverte de dentelle vermicelle de ¼ pouce de large en haut, sur 8 pouces en bas. Les pattes traversent cette garniture, en sens oblique. Elles ont 2 pouces toutes faites et sont prises en étoffe double, doublées de mousseline à l'intérieur et bordées de petit ruban vert côtelé et à bordure de picots de dentelle. A droite ces pattes sont cousues sur la doublure. Les bouts pointus passent par les fentes, bordées de vert, disposées sur le lé devant et sont fixées par quelques points. Sur le corsage, les pattes continuent la garniture de jupe, formant la fermeture de côté. On les coudra au devant gauche et on les passera par des fentes sur le devant blouse droit, où elles seront fixées par des agrafes et des portes. Au bord devant, agrafant aussi, jabot de dentelle, disposé sur un ruban vert plat. Le dos et les petits côtés du dessus sont à plat. Manche à gigot, avec pattes et dentelle plissée sur fond de ruban comme le jabot. Ceinture de ruban côtelé vert, cousue au corsage, en pointe devant et fermant sous un nœud de côté. La cravate de ruban autour du col, passe par des fentes derrière et repasse devant. Arrêter les bouts biaisés, en pointe, par une épingle artistique. Fraise de dentelle plissée. Chapeau en paillason vert garni de fleurs de différentes nuances. Ombrelle unie.



1. ROBE A LONGUE TUNIQUE 2. ROBE AVEC MANCHES ÉTROITES 3. ROBE AVEC CORSAGE FERMANT DE COTÉ

Extrait de *La Saison*, 30, rue de Lille, Paris





BEAUX - ARTS : AU SECOURS ! AU SECOURS !

FÊTE DE FAMILLE

Les plus grands économistes sociaux de notre époque répètent à l'envi, que si la famille était plus en honneur, plus unie dans ses membres, l'état de la société en serait beaucoup meilleur.

Une famille puissante de ce beau Canada-français, la famille DesCarries, de Notre-Dame-de-Grâce près, Montréal, ne manque point une occasion de resserrer les liens qui l'unissent si étroitement : je n'en veux pour preuve que la dernière fête, à laquelle j'ai eu le grand bonheur d'assister, chez mon excellent ami et compagnon d'armes Léon DesCarries.

Léon, doublé d'ailleurs d'un excellent écrivain, célèbre son cinquantième anniversaire de naissance, le vingt juin dernier. Beaucoup de zouaves y assistaient. Les frères de Léon : MM. Jérémie, M.P.P., maire, préfet du comté ; Téléphore, juge de paix ; Benjamin, propriétaire, s'étaient fait un devoir d'entourer de leur affection et de leur présence, leur frère jubilaire.

J'eus la délicate mission de prononcer le discours de souhaits, de dire une petite poésie en l'honneur de Léon, de sa charmante compagne. Je dois reconnaître que c'était, pour moi, un simple devoir de gratitude : depuis des années, je suis reçu chez cet excellent ami, comme un frère serait reçu.

Léon a fait un brillant cours d'études chez les PP. Jésuites de Montréal : et bien des fois, j'ai pris plaisir à lire, chez lui, des poésies pas mal tournées, ma foi ! et un ouvrage volumineux : ses lettres de Rome. — Oserais-je formuler un vœu ? — Qu'il les publie !

Que de bien font ces jolies fêtes de famille !...

FIRMIN PICARD.

LA FRAISE

Elle est maintenant abondante, c'est un des fruits les plus recherchés de notre climat. On peut en faire des sirops, des confitures. On en exprime le jus, on fait des boissons rafraîchissantes recommandées pour la goutte, la gravelle.

Les fraises passent rapidement à la fermentation vineuse, alcoolique et acétique ; aussi peut-on en faire du vin, de l'eau-de-vie ou du vinaigre.

Le sirop de fraises relevé de jus de citron et étendu d'eau est une boisson délicieuse.

Les fraises doivent être autant que possible cueillies le soir, tout au moins au milieu de la journée, jamais le matin, si l'on veut jouir de tout leur parfum. On a soin de leur laisser la queue. Si on doit les garder quelque temps, on les étale, il ne faut pas les laisser en tas dans un panier, elles s'échauffent et fermentent. On ne les épluche et on ne les lave qu'avant de les servir.

Les fraises sont balsamiques et rafraîchissantes : on ne peut leur reprocher que d'être légèrement laxatives ; on corrige cela soit avec du sucre, soit avec du vin ou les deux ensemble.

Il serait imprudent d'en faire excès, à la suite d'un grand dîner, mais le matin à jeun, ou lorsque le travail de la digestion est terminé, c'est un des mets les plus salutaires.

On peut assaisonner les fraises avec du lait ou avec de la crème, de l'eau sucrée, un peu de bonne eau-de-vie vieille ou du véritable rhum.

On peut aussi faire des beignets avec la fraise. Pour cela, mettre la fraise entière dans la pâte à frire et la plonger dans la friture ; le beignet bien doré est égoutté et saupoudré de sucre.

CROQUET.

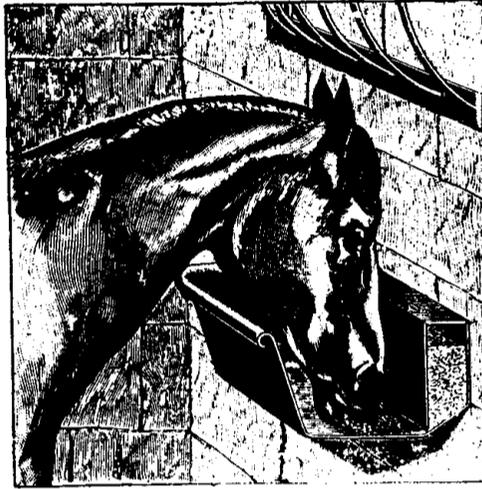
NOUVELLE INVENTION

UNE MANGEOIRE HYGIÉNIQUE

Pour se bien porter, les bêtes comme les gens devraient manger posément ; mais elles ne sont guère plus raisonnables que nous et leur estomac a aussi à pâtir de leur glotonnerie. Les chevaux surtout font

“mangeoire nette” par trop hâtivement ; de là des coliques et des “ballonnements” qui compromettent leur santé.

Contraire les chevaux à moins de voracité était donc leur épargner quantité de maux et rendre un service signalé à leurs propriétaires. Un Français, M. Lavoipieri de Chaumont, y est parvenu en imaginant un appareil très simple, que l'on peut adapter facilement à toutes les mangeoires. C'est un récipient dont la fond est incliné et dont la paroi intérieure est formée par une plaque mobile, capable d'être fixée à des hauteurs variables.



Cette simple description suffit à expliquer le rôle de l'appareil. L'avoine est versée dans le récipient ; par suite de l'inclinaison du fond et de l'étranglement produit par la plaque mobile, elle ne tombe que peu à peu dans la mangeoire : le cheval ne peut, par conséquent, qu'en happer de petites quantités, de sorte que la mastication est plus complète et, par suite, l'assimilation plus facile.

D'autre part, le cheval est dans l'impossibilité—comme il ne manque pas de le faire, lorsqu'il a dans sa mangeoire une pitance abondante—de “barboter” de son mieux et d'en répandre une bonne partie à terre.

Cet appareil est donc à la fois économique et hygiénique ; c'est le plus bel éloge que l'on puisse en faire.

L'ART CULINAIRE

Tomates à l'Américaine (hors-d'œuvre). — Prenez quelques tomates bien mûres, enlevez-en la peau, qui se détache très aisément, et coupez-les en tranches minces. Salez, poivrez, assaisonnez d'huile et de vinaigre, ajoutez des œufs durs en petits morceaux et des fines herbes. Mélangez bien et servez. Les tranches doivent rester entières.

Tarte aux amandes. — Faites votre pâte comme à l'ordinaire et étendez-la sur la tourtière ; mettez de place en place de petits morceaux de beurre bien frais (environ 150 grammes pour une forte tarte), sucre en poudre étendu bien régulièrement partout, la quantité que l'on voudra, puis des amandes douces coupées en petits morceaux longs, que l'on étendra partout ; ne pas laisser la tarte trop longtemps au four de peur qu'en refroidissant elle ne se trouve trop desséchée ; il faut qu'en la retirant elle donne l'impression du *pas assez cuit*.

PARC SOHMER

Tout-Montréal connaît ce lieu de délices, si agréablement situé en face du majestueux Saint-Laurent.

L'administration de ce lieu enchanteur—et que l'on croirait enchanté—ne recule devant rien pour procurer aux amateurs les plaisirs les plus variés, tout en restant dans les bornes des plus strictes convenances : musique choisie, représentations des plus amusantes, chaque jour c'est nouveau, chaque jour c'est plus attrayant.

Le programme de cette semaine est des plus variés et ne peut manquer d'y attirer une grande foule.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUIN, qui a eu lieu samedi, le 3 courant, a donné le résultat suivant :

1ER PRIX	No	27,361....	\$50.00
2e	No	18,124....	25 00
3e	No	735....	15.00
4e	No	39,247....	10 00
5e	No	16,912....	5 00
6e	No	163....	4 00
7e	No	29 344....	3 00
8e	No	6 891....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

125	7,231	13,780	21,217	25,119	33,153
209	8,114	13,961	21,438	26,401	33,419
527	9,532	14,143	21,612	27,213	33,624
1 942	10,139	14,324	21,982	28,514	33,910
2,156	10,484	14,572	22,165	29,331	34,171
2,353	10,917	14,940	22,781	30,010	34,322
2,781	11,052	15,153	23,052	30,267	34,512
2,935	11,131	16,229	23,473	31,516	34,854
3,474	11,263	17,107	23,737	32,123	35,013
3,623	11,404	18,313	23,908	32,342	35,241
4,231	11,795	19,146	24,162	32,534	36,118
4,382	12,275	20,225	24,370	32,651	37,345
4,827	12,541	20,461	24,615	32,815	38,112
5,173	12,867	20,834	24,831	33,063	39,727
6,745	13,352				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUIN, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

REBUS



GRAVURE-DEVINETTE



—Arrêtez, arrêtez ! vous allez écraser un enfant !
—Où est l'enfant ?

UN

19

DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

Les chaloupes ayant donc été traînées à l'eau, on avançait en silence vers l'îlot, sous le vent,—car les amphibiens ont l'oreille fine.

Arrivés à la large batture de glace entourant la *Sentinelle*, les hommes débarquèrent à petit bruit, puis s'avancèrent avec des précautions infinies vers les loups-marins, dont quelques-uns, inquiets et humant l'air, commençaient à s'agiter.

Une décharge générale en coucha bientôt une demi-douzaine par terre.

Six coups de feu avaient éclaté :—six phoques étaient blessés à mort.

Aussitôt, le bâton à la main, tout le monde courut aux autres, qui se précipitaient, dans toutes les directions, vers la mer.

C'est la partie la plus excitante de la chasse aux loups-marins.

Chacun trépigne, frappe, saute, court....

On entend de sourdes exclamations : han ! han ! des cris d'appel, les plaintes quasi-humaines des bêtes assommées, les ordres échangés.

Puis, de temps en temps, un coup de fusil tiré sur quelque vieux loup-marin rusé, se glissant en tapinois vers la mer.

C'est une cacophonie à rendre sourd un.... pot à tabac.

Soudain, au beau milieu de ce tapage incohérent, un cri perçant se fit entendre,—un cri lancé par une voix de femme.

Tout le monde se retourna.

Euphémie Labarou était là, avec les hommes.

Mais Suzanne, debout sur un glaçon qui plongeait dans l'eau par un de ses bords, était entraînée par le courant.

Les trépiglements des chasseurs avaient fracturé la glace, amincie par un commencement de dégel, et la jeune fille, toute entière au spectacle de la tuerie auquel elle assistait, venait seulement de s'apercevoir qu'elle s'en allait à la dérive, sur un frêle glaçon à demi-submergé.

Une voix forte cria aussitôt, répondant à l'appel strident de la naufragée :

—Ne bougez pas !.... Que personne ne bouge !....

Et Gaspard, enlevant en deux tours de mains ses lourdes bottes, s'élança, vif comme un écureuil, vers la jeune fille, qu'il saisit tout court et ramena de même, en sautant d'un glaçon à l'autre.

Cela s'était fait si vite, qu'on ne s'étonna de cet acte de courageuse agilité qu'au moment même où Suzanne était déposée dans une des chaloupes.

Alors chacun, en voyant danser les fragments de glaces où Gaspard avait mit les pieds pour arriver à la jeune fille et revenir à terre, put juger de l'audace du sauveur et du danger couru par la naufragée.

On était trop habitué, là-bas, aux péripéties d'une existence aventureuse, pour se mettre la bouche en cœur et entonner un hymne à l'adresse du héros de ce coup de hardie vélocité.

Les hommes, la respiration encore coupée par l'émotion, dirent simplement : " Très bien, Gaspard ! "

Mimie, elle, sentit monter à ses tempes deux jets de sang rapides et brûlants....

Quant à Suzanne, disons à sa louange qu'elle eut un élan tout spontané de reconnaissante admiration....

—Monsieur Gaspard, dit-elle en lui tendant les deux mains, merci : je m'en souviendrai !

Il se pencha vers elle et, bien bas :

—Suzanne, murmura-t-il, oubliez cet épisode, si vous voulez, mais souvenez-vous d'une seule chose....

—Laquelle ?.... fit-elle, ouvrant bien grands ses yeux très doux....

—....Que je vous aime.... à en mourir ! acheva le jeune homme, d'une voix qui n'était qu'un souffle.

Suzanne devint fort pâle et dissimula son émotion en s'inclinant.

Mais quelque chose comme une ombre fatale assombrit son front et elle dit aussitôt à haute voix :

—Cet îlot porte malheur.... Partons, voulez-vous ?.... Il me tarde de revoir ma mère.

On se hâta de la faire embarquer, ainsi que sa voisine Euphémie

dans une des chaloupes et d'aller déposer ces dames sur la banquise de terre ferme, où les attelages de chien les transportaient au galop vers leur demeure respective.

Quant aux hommes, ils ramassèrent et embarquèrent leurs loups-marins morts, que l'on se hâta de déposer dans les hangars à dépèçage, où ils devaient être convertis en huile et en peaux, destinées à la vente.

Cet épisode de chasse devait amener de grands changements dans les relations, et même les sentiments, de quelques-uns de nos personnages.

Thomas,—qui avait du nez,—le pressentit bien.

Aussi put-il dire à son complice, dès qu'il se trouva seul avec lui,—à l'heure du coucher :

—Mon vieux, le diable est décidément pour toi.... Cette petite course d'agrément sur des glaçons en dérive, avec une femme dans tes bras, t'a remis à flot.... Tu seras le mari de Suzanne !

—Oui.... murmura Gaspard, un sourire équivoque aux lèvres, c'était assez réussi, le *coup du glaçon* !.... Mais, en serons-nous plus avancés si.... ?

—Eh bien, achève !

—.... Si l'autre revient ?....

—Encore cette lubie ?.... Nom d'un phoque, que les amoureux sont bêtes !.... Il ne reviendra pas, l'autre.... On ne revient pas de là où il est.

—Qui sait !.... murmura Gaspard, comme se parlant à lui-même.

—Qui ?.... Moi, tout le monde,—et toi aussi, parbleu !.... Allons, mon vieux, fais un bon somme et rêve que le missionnaire est à l'autel, élevé pour la circonstance au milieu du feuillage, et que Thomas Noël y conduit sa sœur vers l'heureux gaillard que tu es.... Ça te refera de bon sang.

—Je ne demande pas mieux. Mais !.... Allons, bonsoir.

—Bonne nuit.

—Et les deux compères s'endormirent, heureux comme de braves garçons qui ont fait une bonne journée.

XXV

QUAND ON REVIENT DE CONDATCHY....

Thomas Noël venait de dire à son complice Gaspard, en parlant d'Arthur Labarou : " On ne revient pas de là où il est ! "

Eh ! bien, n'en déplaise à ce froid organisateur de noyade, on en revient de l'endroit où était alors le jeune pêcheur, puisque nous le retrouvons plein de vie, second officier d'un bon navire de douze cents tonneaux de jauge et, de plus, porteur d'un joli sac de.... perles.

Ceci demande explication, nous le savons bien....

Aussi, n'entendons-nous pas nous contenter d'une froide affirmation et allons-nous raconter brièvement l'odyssée de notre héros, depuis cette nuit sinistre où nous l'avons laissé sur un îlot perdu, à la veille d'être submergé par la marée montante. et criant en vain à son compagnon, qui l'abandonnait :

—Gaspard, mon frère !....

Quelles heures terribles !.... Quelles angoisses mortelles !

De telles impressions ne se racontent pas.

La bise hurlait, sifflait, rugissait, enlevant de la crête des lames une poussière liquide qui la rendait encore plus puissante....

Les vagues, heurtées en tous sens, avaient des clameurs de colère, comme si elles eussent été animées, au lieu de n'avoir que la force brutale des grandes masses déséquilibrées....

Et le flot, poussé par le flot, montait toujours, emplissant la crique, couvrant les pointes, submergeant les contreforts, escaladant les pics.

Arthur aussi montait, précédant cette marée envahissante qui gonflait le fleuve comme un immense levain en fermentation.

Il vint un temps où, debout sur le pic le plus élevé de l'îlot,—comme un de ces antiques monuments de la vieille Égypte, envahi par cet autre flot des déserts africains : la mer de sable !—le naufragé n'eut plus autour de lui que les vagues en fureur, sonores comme des cloches, souples comme des tigresses, lui livrant un dernier assaut avant de le rouler dans leurs vertex et de l'ensevelir dans leurs replis.

C'est alors que, jetant un dernier regard vers le fond de la baie, où reposait en ce moment tout ce qu'il aimait en ce monde :—ses parents et sa fiancée,—le pauvre garçon lança à travers la nuit cette clameur d'agonie, ce cri d'adieu, qui fut entendu du petit sauvage arrivant à la rescousse.

Ce qui suivit paraissait, dans le souvenir d'Arthur, comme un grand éclair, suivi d'une nuit profonde.

Une voix d'enfant, bien connue,—celle de Wapwi,—avait crié ".... Petit père !...."

Puis une masse sombre, se balançant au sommet d'une vague énorme, avait semblé s'abattre sur le naufragé qui, d'instinct, avait étendu les bras vers cette " chose " entrevue, s'y était cramponné, hissé, jouant des coudes et des genoux, jusqu'à ce qu'il se sentit enfin emporté dans une embarcation, venue à lui miraculeusement, et tourbillonnant sous la poussée des lames affolées. . . .

Et puis, quoi encore ? . . .

Rien . . . pendant des heures, si ce n'est le balancement de l'esquif qui le portait, l'écume des vagues l'inondant, la brise sifflant toujours. . . .

Pendant combien de temps dura cette demi inconscience, cet affaïssement de l'âme et du corps, cette insouciance absolue de ce qui se passait dans le monde physique ? . . .

Des heures entières, sans doute, puisque, éveillé soudain par des cris d'appel, Arthur Labarou constata, en ouvrant les yeux, que le jour naissait.

Mais d'où venaient les cris ? . . .

D'un navire à l'ancre, sous l'étrave duquel le chaland du naufragé allait s'engager.

Des matelots, en train de virer au cabestan, avaient aperçu la petite embarcation en détresse et hélèrent l'homme, endormi ou mort, qui se trouvait couché dedans.



Gaspard s'élança vers la jeune fille qu'il prit dans ses bras.—Page 171, col 1

Comme cet homme, tout en ne répondant pas, semblait tout de même avoir un reste de vie, un des *mathurins*, s'accrochant aux sous-barbes du beaupré, guetta le chaland au passage et s'y laissa choir.

Un grelin lui fut jeté par ses camarades, et, une minute plus tard, le naufragé, attaché solidement sous les bras, était hissé à bord. D'où venait-il ?

On ne s'en inquiéta pas.

C'était une victime de la mer, et la grande fraternité des marins n'a pas besoin des formalités d'une enquête pour secourir un camarade.

Le capitaine, — un jeune homme d'une trentaine d'années, au plus, — fit transporter l'inconnu dans sa propre cabine, où un cadre se trouvait libre, et se chargea lui-même des premiers soins à donner. Après quoi, appelé à ses devoirs de commandant, il se fit remplacer par un homme de confiance.

Pendant trois jours, le naufragé fut en proie à une fièvre ardente, marmottant des phrases incohérentes, poussant des cris de détresse, appelant au secours, d'une voix navrée. . . .

Puis le sang se tiédit, les nerfs s'apaisèrent, le sommeil vint. . . . Il était sauvé !

— Où suis-je ? demanda-t-il au capitaine, un beau matin.

— Sur l'atlantique, fut la réponse.

— Et nous allons ? . . .

— Dans les Indes, à Ceylan.

Arthur se recueillit un instant pour rappeler ses souvenirs.

Mais, en dépit de tous ses efforts, sa mémoire ne lui disait rien,

après le cri entendu au sein de la tempête, sur l'îlot submergé, — ce cri d'enfant appelant : Petit père !

— Wapwi ! pensait-il. . . . C'était Wapwi ! . . . Et c'est le chaland qu'il montait qui m'a recueilli. . . . Mais lui, le cher petit, qu'est-il devenu ? . . . noyé, sans doute. . . . Pauvre enfant !

Et Arthur sentait des larmes courir dans ses yeux, à cette triste pensée.

— Capitaine, dit-il, mon malheur est plus grand que vous ne le pensez, et, puisque la Providence a voulu que je fusse sauvé par un compatriote. . . . — car vous êtes Français, n'est-ce pas ?

— Canadien-français, de Québec, répondit le capitaine.

— C'est tout comme. . . . Eh bien, je ne veux rien vous cacher : je ne suis pas un naufragé, capitaine !

— Alors ? . . . fit le marin, étonné.

— Je suis la victime du plus lâche attentat qui se puisse imaginer. . . . J'ai été abandonné sur un îlot perdu, à marée basse, avec la perspective d'une lente agonie et d'une mort inévitable, quand la mer viendrait à couvrir mon rocher, au montant.

— C'est horrible, cela ! interrompit le Canadien, s'approchant du naufragé avec un redoublement d'intérêt.

— Laissez-moi vous raconter cette histoire, qui ressemble à un conte des *Mille et Une Nuits*.

Le capitaine fit un geste d'assentiment.

— Allez, mon jeune ami, dit-il en bourrant sa pipe. J'ai aujourd'hui, grâce au bon vent, plus de loisirs à vous consacrer, que d'habitude.

Alors Arthur fit le récit court, mais très mouvementé, de ce qui avait précédé et amené, suivant lui, l'affaire de l'îlot.

Puis il conclut, en disant :

— Que pensez-vous, capitaine, d'un parent capable d'une pareille infamie ?

— Je pense que ce gaillard-là finira par être pendu à la maîtresse vergue du premier navire sur lequel il mettra le pied, — quand ce serait le mien. . . .

En attendant, jeune homme, suivez-moi où j'irai, et soyez certain qu'en juin prochain, — avant la visite du missionnaire qui pourrait bien, sans cela, marier votre cher cousin à votre fiancée, — je vous aurai ramené à Kécarpoui, où vous réglerez vos comptes avec cet aimable assasin.

— Ah ! capitaine, puissiez-vous dire vrai ! . . . Si, au commencement du mois de juin de l'année 1853, je pouvais apparaître dans ce petit coin du Labrador, où l'on me croit, sans doute, au fond de l'eau, quel règlement de comptes, comme vous dites, capitaine !

— Nous y serons, mon jeune ami, Dieu aidant. . . .

Le capitaine Pouliot, de Québec, connaît son navire, l'*Albatros*. D'ailleurs, j'ai promis à mon armateur, M. Ross, que je serais de nouveau en rade de Québec avant la fin du mois de juin. Et, ce que je promets, vous saurez, à moins que le diable ne s'en mêle. . . .

— Vous le tenez ? . . . Eh bien, tant mieux, et puissent les vents et la mer nous être favorables !

— Amen ! fit le capitaine.

Sur quoi, les deux amis montèrent sur le pont, où le capitaine constata que tout allait bien, sous l'œil de Dieu.

Mais résumons. . . .

Le voyage, par le cap de Bonne-Espérance et l'Océan-Indien, dura trois mois et demi.

Les vents avaient été maniables et la mer, clémente.

On avait passé la ligne deux fois, lorsque, dans les premiers jours de janvier, on arriva en vue de la grande île de Ceylan.

Une partie du chargement y fut débarquée ; puis on continua jusqu'à Madras, pour livrer ce qui restait.

Vers la fin de janvier 1853, commença le voyage de retour, en longeant la côte de Coromandel, pour s'engager dans le détroit de Manaar.

Mais, contrarié par une très grosse brise de ouest-sud-ouest, l'*Albatros* dut chercher refuge dans la baie de Condatchy, qui échancre le littoral ouest de l'île de Ceylan.

On fut là deux jours à l'ancre, un calme plat ayant succédé à la bourrasque qui avait fait rage.

Une multitude d'embarcations de toutes formes y faisaient la pêche des perles.

Pour tuer le temps, le capitaine proposa à son lieutenant, Labarou, — promu à ce grade après la mort accidentelle du titulaire, arrivée à Madras, — de tenter la fortune.

Celui-ci, plongeur émérite et pouvant rester près d'une minute sous l'eau, y consentit.

Le reste de l'équipage voulut en faire autant. . . .

Quelle idée lumineuse, et à quoi tient la fortune !

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

—N'exagérons rien, filleule ; un peu, quand ils'agit d'affection, c'est déjà quelque chose. Figurez-vous, Catherine. . . . Néra, si je contaïs cette histoire durant une veillée d'hiver, tu serais capable de passer vingt nuits sans sommeil. . . . mais nous sommes en été, le soleil brille et tu te contenteras de frissonner un peu.

Néra se rapprocha jusqu'à s'appuyer sur le dossier de la chaise de son parrain.

—Figurez-vous, reprit Maxime, que la manie des voyages m'avait cette année entraîné en Bohême. . . . En ai-je entendu de la musique barbare, belle pourtant par son caractère sauvage. Après avoir visité un pays superbe, je rentrais en France, résolu à me reposer dans mon castel en miniature durant quelques semaines, quand, une nuit que la fantaisie m'avait pris de monter un cheval magnifique ramené de Hongrie, je m'égarai dans une campagne inconnue, et, apercevant un feu de bivouac, je m'en approchai pour demander l'hospitalité. A la façon dont étaient rangées les voitures et dressées les tentes, je compris vite que je me trouvais dans un campement de Tziganes, et, connaissant leurs habitudes, mon premier mouvement fut de leur montrer de l'or. . . . De ce moment je fus condamné. . . . Deux heures après, pendant qu'on me croyait plongé dans un profond sommeil, on discuta ma mort en plein conseil et on choisit l'exécuteur. . . . Je ne sais quelle fantaisie prit à ces bandits de me faire assassiner par les deux seuls êtres qui ne se fussent jamais faits leurs complices : un homme mystérieux connu sous ce nom : " le chasseur," et un enfant, un pauvre petit martyr volé jadis à sa famille, et qu'on avait tenté vainement d'accoutumer au vol. D'un seul coup on prétendait en faire un brigand, un assassin. . . .

—Un enfant volé ! murmura Catherine.

—Enlevé sans doute dans quelque obscur village, arraché aux baisers de sa mère, traité avec une infernale cruauté, voué tôt ou tard à la perdition, et martyrisé pour cette raison qu'il n'avait point encore consenti à abjurer les principes d'honneur que sa mère avait semés dans son âme.

—Croyez-vous donc cela possible, monsieur ? demanda Catherine les yeux brillants, les lèvres tremblantes. Un pauvre petit être entouré d'exemples mauvais, maltraité, battu, peut-il résister à l'entraînement du mal, protégé qu'il est par le souvenir de la famille ?

—Oui, Catherine, répondit Maxime d'une voix grave, et j'en ai pour preuve le malheureux petit être qui me sauva. En le faisant, il risquait sa vie ; cependant il n'hésita pas. Grâce à lui et au chasseur, je trouvai mon cheval sellé près de la fenêtre de la maringote. Celui qui devait m'assassiner demeura à ma place dans la voiture des bohèmes, pendant qu'éperonnant mon bon cheval, je gagnais la pleine campagne. N'est-ce pas vraiment un miracle du ciel que j'existe encore ?

—Certes ! répondit Catherine.

Elle ajouta :

—Et l'enfant qui vous aida à vous sauver, avez-vous donc pu le laisser à la merci des bohémiens ?

—Dieu m'en garde ! Il monta en croupe derrière moi.

—Vous l'avez ramené ?

—Au château, certainement.

—Oh ! monsieur, pourquoi ne vous a-t-il point accompagné ? . . . Si vous saviez avec quel intérêt je l'aurais interrogé. . . . Qui sait s'il n'a point rencontré mon enfant, à moi ! Il me semble qu'en le voyant resté bon, courageux et brave au milieu des misérables qui comptaient le faire descendre à leur niveau, j'aurais cru revoir celui que l'on m'a volé jadis, celui que je n'oublierai jamais.

Catherine cacha son front dans ses mains et se mit à sangloter.

Dans son rêve, Claudine, les mains tendues, le sourire aux lèvres comme si elle allait au-devant d'une personne aimée, répétait :

—Claudin ! Claudin !

Sans parler, Maxime alla vers le pauvre enfant qui, les yeux baignés de larmes, agenouillé dans l'ombre, regardait tour à tour sa mère et sa sœur sans oser faire un pas et prononcer un mot, attendant un signe de Maxime, un appel de sa mère.

La veuve sentit tout à coup des doigts caressants essayer de desserrer ses mains, et une voix étouffée par les larmes murmurer des mots dont elle ne comprenait pas le sens. Autour de Maxime et de Catherine, tout le monde se taisait. On comprenait que quelque chose

de grave allait se passer entre cette mère en deuil et le jeune homme Néra, anxieuse, dévorait du regard Maxime Vilhardouin, tandis que Louise et Marie, enlacées, se rapprochaient du lit où Claudine dormait d'un sommeil peuplé de rêves.

—Eh bien, mais, Catherine, je l'ai ramené, mon vaillant petit sauveur ; regardez-le. . . . En dépit des souffrances subies, n'a-t-il point l'air d'un honnête enfant, et croyez-vous que si sa mère le retrouvait, elle hésiterait à lui tendre les bras ?

Catherine releva la tête, à travers ses pleurs elle aperçut d'une façon confuse le visage de Claudin. Avec une brusquerie affolée, elle passa le dos de sa main sur ses paupières, et un cri où la joie se mêlait à l'angoisse s'étrangla dans sa gorge.

—Ah ! Seigneur ! ce n'est pas possible. . . . qui es-tu ? Comment t'appelles-tu ? Deux visages ne peuvent se ressembler de la sorte. . . . Si tu n'es pas Claudin, mon enfant, mon trésor, mon Claudin volé par les Tziganes, quel est ton nom ?

L'enfant ne répondit qu'en couvrant sa mère de baisers fous.

—Je savais bien, dit-il, je savais bien que tu me reconnaîtrais. . . . Oh ! je ne m'y suis pas trompé, moi ! Et j'aurais couru tout de suite dans tes bras, si mon protecteur ne m'avait recommandé d'attendre. . . . Il avait peur, pour toi, d'une émotion trop violente. . . . Oui, c'est ton Claudin qui est resté honnête, Claudin, l'un des poussins de la couvée.

Catherine était à genoux, le couvrant de baisers et de larmes.

Claudine répétait avec ivresse :

—Mon frère est revenu ! Dieu m'a rendu mon frère !

Pendant plus d'une heure, il fut impossible à la famille de contenir ses transports de joie ; Nichette, attirée par les exclamations de tous, accourut, et bondit près de Claudin, en apprenant que le frère tant de fois pleuré était revenu.

Lorsque la première émotion fut calmée, il fallut vingt fois recommencer le récit de l'enlèvement de Claudin par Germas.

Puis, à son tour, Claudin questionna sa mère sur cette Néra qu'elle avait adoptée, afin de porter bonheur à son enfant perdu.

—Je te reviens bien ignorant et bien pauvre ; mais j'ai la volonté de travailler, et mon zèle me fera apprendre vite tout ce que j'ignore aujourd'hui.

Les deux jeunes filles accoururent à leur tour.

—Je suis Louise, dit l'aînée, et jadis je te servais de petite mère.

—Ne reconnais-tu point Marie ? demanda l'autre.

Néra voulut sa part de bonnes paroles, Néra qui avait grandi dans la maison, occupant au foyer la place que Claudin devait un jour reprendre.

Mais il faut le dire, les caresses les plus tendres furent pour la jumelle qui avait failli mourir du regret de perdre Claudin.

—Si le bon Dieu ne m'avait pas fait murmurer par ses anges que tu reviendrais, je ne serais plus de ce monde ; mais du jour où le viatique me fut apporté ici, je n'ai cessé d'entendre une voix mystérieuse me répéter : " Tu le reverras ! " Et j'ai retrouvé sinon la santé, du moins la force de ne pas mourir. Te voilà, je me sens sauvée.

Ces épanchements durèrent longtemps, et Maxime Vilhardouin y assistait avec un sentiment de joie puissante. Jamais il n'avait eu sous les yeux le spectacle d'une famille plus digne d'intérêt et d'admiration. La veuve du garde lui semblait, à cette heure, la plus noblement courageuse qui fût au monde. Avec quel amour, quelle force d'âme elle avait élevé les dix enfants dont plus un ne manquait à l'appel de sa voix ! Rien qu'à voir Louise et Marie, on devinait la bonté, la candeur de ces charmantes filles élevées à l'école de la vertu et du travail.

Catherine, après avoir couvert son fils de baisers, porta les yeux sur son étrange accoutrement.

—Pauvre chéri ! dit-elle, nous allons vite jeter au feu cette abominable défroque. Elle me rappelle tes années de misère, et je ne souffrirai point que tu en sois couvert plus longtemps. Ton frère Vincent a grandi vite, je garde deux ou trois habillements presque neufs devenus trop petits pour lui, ils seront excellents pour toi. . . .

Claudine détacha le mouchoir rouge maintenant autour de son corps la grande veste que le chasseur avait jetée sur ses épaules, et Catherine l'aïda à ôter le vêtement dont il était affublé.

Tout à coup elle pâlit, ses doigts se crispèrent sur le drap usé, déchiré de la veste. Elle frotta rapidement un des boutons désargentés, poussa un cri étouffé, et courant à la commode, y prit un petit coffret qu'elle ouvrit et d'où elle tira un bouton semblable.

—Je ne me trompais pas ! fit-elle, c'est cela ! c'est bien cela.

Claudine, réponds, qui t'a donné ce vêtement ?

—Le chasseur, répondit l'enfant.

—Mais il avait un nom, cet homme, on l'appelait. . . .

—Le chasseur, répéta Claudine, mais je crois aussi qu'il en avait un autre dont il faisait mystère ; seulement, il ne nous l'a jamais appris.

—Je le sais, moi ! dit Catherine avec un éclat de voix triomphant et sauvage, il s'appelle Mathieu Cervier.

Les jeunes filles se rapprochèrent effrayées.

—Mathieu Cervier ! répétèrent-elles.

—Oui, l'assassin de Jean Tournil, le garde-chasse, le misérable qui m'a tué mon homme et qui vous a pris votre père... Je savais bien que Dieu me devait une vengeance et que tôt ou tard il jetterait le coupable sur ma route... Voilà le bouton et le fragment de drap ramassés sur le lieu du meurtre, le bouton est semblable à la garniture de la veste... Le morceau de drap correspond à cette déchirure... Parle ! parle ! Claudin, aide-moi à venger celui que je pleure d'puis tant d'années, celui qui a lâchement tué ton père au coin d'un bois... Où l'as-tu rencontré, dans quelle occasion t'a-t-il jeté ce vêtement sur les épaules ?

Claudin tremblait de tous ses membres.

La pensée qu'il avait vécu durant de longues années près du meurtrier de son père le loulevrait, et, comme sa mère, il se sentait avide de savourer une vengeance tardive ; mais en même temps, il se souvenait que cet homme était avec Mathia le seul être qui lui eût témoigné de la compassion. S'il vivait, ne le devait-il point au chasseur ? S'il était demeuré honnête au milieu de ces misérables, le chasseur n'était-il pour rien dans les victoires remportées ? Dans ce jeune cœur dont rien n'avait émoussé la droiture s'élevait un conflit terrible.

Maxime, les yeux attachés sur Claudin, se demandait lequel des sentiments qui l'agitaient triompherait. Serait-ce la justice et la miséricorde ? Devenirait-il l'allié de sa mère en demandant avec elle le châtimement de l'assassin ?

—Mère, dit-il, je te dois la vérité, et la voici comme je la dirais à des juges, et comme Dieu même la connaît... Le chasseur entra dans le groupe des bohémiens le jour où Germas m'enleva, tandis que je ramassais du bois avec mon frère Georges... Je crois me souvenir maintenant qu'il parut surpris et attristé en me reconnaissant. Mais, depuis ce moment, il m'a protégé contre tous : me défendant quand Raski voulait me châtier, partageant son pain avec moi quand on me refusait à souper, et me remettant une partie du produit de sa chasse lorsque je revenais sans argent... Je ne sais pas s'il a commis un crime, mais je me souviens qu'il m'a souvent serré dans ses bras, et que je dormais à ces côtés. Quand tous me haïssaient, il était seul à m'aimer...

—Et si nous vivons tous deux, Catherine, ajouta Maxime Vilhardouin, c'est que le chasseur s'est exposé à la mort pour nous sauver.

—Quand il n'aurait pas eu le courage de maltraiter l'enfant, en a-t-il moins assassiné le père ? demanda Catherine d'un accent farouche. Oh ! que Dieu ne le mette jamais sur ma route, car, le serment fait, je le tiendrais : celui qui a tué d'une balle mon Jean bien-aimé, celui-là montera sur l'échafaud.

La veuve leva les deux bras vers le ciel avec un geste tragique, effrayant chez cette femme simple, dont la vie s'écoulait dans l'accomplissement des plus humbles devoirs.

Ni l'enfant, ni Maxime ne répondirent.

Un moment après, la veuve enfermait dans le tiroir, où elle gardait seul jadis le bouton désargenté, la veste de drap qu'elle venait d'ôter à son fils.

XXII

SOUS LE TOIT EN RUINES

A travers le bois feuillu, un homme marchait avec des allures de fauve. Au moindre bruit, il s'enfonçait sous les cépées ou disparaissait dans un buisson. L'oreille dressée, l'allure lasse, vêtu de lambeaux, les mains et le visage déchirés par les branches qui le fouettaient au passage, il semblait, en dépit de sa course inquiète et tortueuse, se diriger vers un but précis. Il avait sans doute habité le pays, car il paraissait reconnaître certains arbres, certains blocs de grès, et en faire des points de repère de son voyage. Arrivé à une espèce de clairière, il poussa une sorte de gémissement à la vue d'une croix de bois dont les deux bras soutenaient des couronnes de mousse. Il ralentit le pas, s'approcha de la croix, et soulevant les guirlandes, il lut péniblement

A LA MÉMOIRE DE JEAN TOURNIL

ASSASSINÉ A CETTE MÊME PLACE

Après être resté un moment silencieux devant ce fruste monument, il s'éloignait quand son pied heurta un objet caché dans l'herbe. Il le releva, puis le tourna dans ses grosses mains, avec une sorte de curiosité pénible.

—La pauvre vieille est venue là ! murmura-t-il, elle a prié pour deux, pour Jean d'abord, pour moi ensuite... Oh ! je la reverrai, quand pour cela je devrais traverser le village, et courir le risque d'être arrêté... Mais qui me reconnaîtrait ? Je suis bien changé depuis huit ans, et l'eau de la vieille Tzigane a dénaturé la couleur de ma chevelure... Pauvre femme ! pauvre femme !

Il serra dans la poche de son pantalon le chapelet qu'il venait de ramasser, puis il reprit sa route d'un pas de plus en plus alouidi.

La tête penchée sur la poitrine, les lèvres agitées par un tremblement nerveux, s'appuyant sur un bâton coupé dans la forêt, et dont il se servait afin de se ménager une trouée parmi les ronces et les buissons d'épines noires, il continua son chemin en droite ligne sans se préoccuper de suivre les sentiers ménagés par les piétons.

Un nom sur les lèvres, il allait à travers les halliers.

Il aperçut vers le milieu du jour les ruines d'une maisonnette. Le vent avait arraché les volets de leurs gonds, disloqué la porte vermoulue, effondré le toit de tuiles moussues, et jeté à terre une partie du pignon gauche.

Par les croisées sans vitres, on pouvait distinguer, dans l'ombre, un lit sordide dont les rats avaient éparpillé la paille et une huche à pain ouvrant d'une façon sinistre ses deux battants vides. Un escabeau restait devant le foyer encombré de cendres et de suie. Cette demeure, dans l'angle de laquelle logeaient les chauves-souris, était d'un aspect si lamentable que le voyageur s'arrêta avant d'avoir le courage d'en franchir le seuil.

À la fin, triomphant de son hésitation, il poussa le battant de la porte, qui retomba derrière lui avec un bruit morne, puis il parcourut du regard la chambre vide où tout attestait un long abandon. Le crucifix de plâtre ne pendait plus que par un de ses bras au gibet de bois noir ; une simple image mettait un lambeau bariolé le long de la muraille. Des broussailles, jetées dans l'âtre, attestaient que récemment on y avait fait du feu. Evidemment, la créature qui jadis habitait cette maison déserte, l'avait depuis longtemps quittée ; mais les tâcherons, travaillant dans la forêt, en avaient fait un gîte pendant l'orage. Plusieurs peut-être y logeaient. Le voyageur poussa la porte et se trouva dans un cabinet sombre. Il n'y resta qu'un moment. La dernière fois qu'il était entré, des hommes de justice le guettaient ; il s'en souvenait, et sa mère l'avait caché, sa mère qui pourtant le savait coupable.

Sa mère ! Une sainte...

Qu'était-elle devenue ?

Il tomba sur l'escabeau... appuya son front dans ses mains et pensa. Ainsi qu'une suite de tableaux se succédant dans des vues dioramiques, il vit se dérouler devant lui son enfance au grand air, libre, heureuse. Le visage de son père lui apparut dans sa loyauté sereine, un peu lourd, comme ceux des paysans dont le front reste courbé vers le sol. Puis sa mère passa devant lui : d'abord belle et robuste paysanne, puis mère anxieuse, se demandant déjà ce que ferait de sa jeunesse le fils dont les instincts trahissaient tant d'indépendance. Lentement, à mesure que lui-même avançait en âge, le visage de la mère devenait plus soucieux. Il finissait par s'empêtrer de tristesse, et cette tristesse accusait plus le mauvais fils que ne l'auraient fait des reproches. Pendant que le vice le prenait et le conduisait à l'abîme, la douleur enfonçait tour à tour ses glaives dans le cœur de la mère ; mais l'ingrat refusait de voir couler le sang de ses blessures, et, loin de la fermer, il agrandissait la plaie. Enfin sonnait une heure terrible, pendant laquelle la haine le poussa au meurtre, et quand il rentra dans la maison qu'habitait sa mère, il était devenu indigne de la presser dans ses bras.

Des années avaient passé depuis ce crime ; il avait couru comme le Juif errant à travers le monde, sans jamais se fixer nulle part, vivant au milieu de nomades propres à tout, hors au bien : maquignons, étameurs, saltimbanques, charletans, vivant de rapines et se croyant le droit de dimer sur la propriété d'autrui. Sans doute, il n'avait voulu, dans leur troupe, qu'une sorte d'appui.

Seul, il eût été découvert trop vite. Au milieu d'une tribu de tziganes, il n'était qu'un bohémien de plus. D'ailleurs, un lien l'attachait à ces misérables : l'enfant volé, qu'il s'était pris à aimer à la façon des désespérés. Cette innocence souffrante attirait ce damné de la vie. Cette âme candide le séparait de son passé et du présent. Il n'était point jusqu'à cette Mathia qui ne l'eût attendri par l'amertume des regrets donnés à la pauvre Néra, laissée froide et rigide dans les grands bois profonds. Ces deux êtres l'avaient aimé. Ignorants de son crime et le voyant s'abstenir même d'une faute, ils le chérissaient. Et tant qu'il put vivre entre eux, il jouit d'une sorte de bonheur.

Mais une nuit, Mathia se glissa entre les maringotes et disparut ; l'enfant volé sauta en croupe du cheval d'un voyageur dont Raski commandait le meurtre, et cet homme qui avait tué, révolté à la pensée d'un assassinat, s'était enfui du camp des tziganes.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

LE SUCCÈS EST GARANTI

Contracter un rhume n'est rien, lorsque l'on a à portée de la main, un remède sûr, prompt et efficace comme le *Baume Rhumal*. Le danger consiste à prendre des remèdes qui ne conviennent pas au traitement. Le *Baume Rhumal* seul offre toutes les garanties de succès.

CHOSSES ET AUTRES

—Prenez autant de soin à bien servir vos plus faibles clients que vous en prendriez s'ils étaient millionnaires.

—Un journal de pharmacie estime à 1017 le nombre des nouveaux remèdes introduits au cours des six derniers mois, dans la manipulation pharmaceutique. Le monde est bien malade !

—Le "Directory" pour l'année 1897-98, accuse une augmentation notable dans le chiffre de la population qui est porté cette année à 310,000 résidents.

—La couleur dominante à l'automne prochain sera le rouge dans tous les tons de sa gamme. Ensuite viendront le bleu et le vert. On signale déjà dans les manufactures de nombreuses demandes dans ces catégories.

—Un renseignement qui pourra intéresser les mâcheurs de gomme. Leur produit favori provient en grande partie des résidus de la distillation de l'huile de charbon. C'est une sorte de goudron minéral épais que l'on traite par la melle et la saccharine.

—Les photographes de France ont choisi pour patronne sainte Véronique, qui essuya la figure de Notre-Seigneur marchant au Calvaire, et qui conserva ensuite toute sa vie l'impression de la sainte Face, sur le voile dont elle se servit pour accomplir son pieux dessein.

—La législature de l'île du Prince-Edouard, vient d'être dissoute. La nomination pour les élections est fixée au 14 juillet. Le vote aura lieu le 21. Le vote sur l'abolition du "Scott Act," dans Charlottetown, sera pris le 22 juillet. Le gouvernement Peters a pris le pouvoir en 1891. La majorité est fortement libérale.

—Une des curiosités de la prochaine exposition à Paris, sera le Globe que fera construire M. Bourgel-Courts et qui représentera la Terre. Il sera en acier et aura une hauteur de 245 mètres. Il sera trouvé un moyen d'en rendre faciles et rapides les ascensions, et on pourra en faire le tour, simulants le voyage autour du monde, en 80 minutes. Voilà Jules Verne battu.

IL FAUT Y VOIR

Soignez votre rhume, dès les premiers symptômes. Une cuillerée de *Baume Rhumal* prévient la consommation, conséquence inévitable d'un rhume négligé.

VALSE EXPRESSIVE

Tel est le titre de la composition musicale pour piano, qui a remporté le 1er prix au dernier concours de valse du *Piano-Soleil*, de Paris. Nous félicitons le *Passe-Temps* d'avoir eu l'idée de donner cette primeur dans son dernier numéro. Aussi : *Le chemin de ton cœur*, romance, très jolie. Ce journal de musique, qui paraît tous les quinze jours, devrait être reçu par tous les amateurs de bonne musique. Abonnement, \$1.50 ; 6 mois, 75 cts ; abonnement d'essai, 3 mois, 25 cts. Tout nouvel abonné reçoit gratuitement des morceaux de musique qui valent le prix de l'abonnement. Adresse : Le *Passe-Temps*, Montréal.

LE VRAI REMÈDE

Les quintes de toux les plus violentes cessent rapidement dès qu'on fait usage du *Baume Rhumal*. Ceux qui toussent trouvent en lui un prompt curatif.

Des paroles de louanges...

sont accordées journallement à un remède qui a été une bénédiction pour des milliers de femmes ; des paroles qui partent du cœur de la mère épuisée et surchargée, de la fille à l'aurore de la vie de femme, annonçant l'heureux avènement d'une vie nouvelle. Les entraves du mal ont été brisées et celle qui fut une fois clouée au chevalet de torture est maintenant là, debout dans le sentiment d'une nouvelle et saine existence.

Les Pilules Rouges ... du Dr Coderre

POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

accomplissent plus pour la guérison de la faiblesse féminine qu'aucun autre remède sur le marché. Que chaque femme se rende bien compte de son état physique et elle s'apercevra que cette douleur dans le dos, cette faiblesse corporelle, cette pâleur, amaigrissement, accompagnées d'irrégularités sont des symptômes de la faiblesse féminine et le tout cédera rapidement devant le traitement indiqué plus haut.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux États-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

"La Presse"

Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE

54,000 PAR JOUR

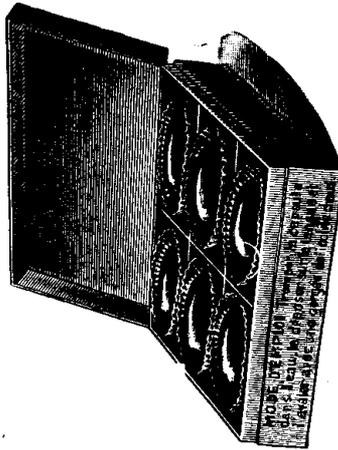
ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épiciers. Échantillons fournis sur demande, par la COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

CAPSULES TAETZ

Elastiques Russes BREVETÉES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Les Capsules Taetz (forme bonbons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, constituent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucun repugnance et sans le secours de la cuillère les médicaments de mauvais goût, tels que : les Huiles de Ricin, de Foie de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.

Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont facilement digérées par les estomacs les plus délicats, grâce à leur préparation spéciale imitable. Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles contiennent n'étant altérés par aucun mélange.

Dépot pour le Canada
Maisons ROYER et ROUGIER Frères
55 St. Sulpice Street, MONTREAL.
Gros : R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Paris

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUE,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAULT

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT - JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTREAL

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT - FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les PILULES ANTONIO toniques, réparatives, reconstituantes. 2fr. Pharm. MALAYANT, 19, A. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Par des patentes, pas de paye. MARION & MARION, EXPERTS. No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentions ce Journal.

L'APRÈS-MIDI Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL.
MARCHAND 843. P.Q.

LE MONDE LISEZ LE MONDE
Le meilleur journal à nouvelles, et celui qui publie les plus beaux feuillets.
PRIX DE L'ABONNEMENT
ÉDITION QUOTIDIENNE \$2.60... par année 1.00... pour 6 mois
ÉDITION HEBDOMADAIRE 50 cts... par année 25 cts... pour 6 mois
Strictement Payable d'avance.

Le Monde

Est le meilleur medium de publicité pour la vente de marchandises de valeur...

Bureaux et Ateliers... No 75 RUE ST-JACQUES MONTREAL, P.Q.

GRANDE ATTRACTION

CETTE SEMAINE

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COI DES RUES

St-Laurent et Duluth

Les prix ci-dessous parlent par eux-mêmes :

Geleurs de Crème à la Glace

Valant \$1.75, pour.....\$1.20
Valant \$1.95, pour.....\$1.35

Ces marchandises sont spéciales pour Lundi et Mardi seulement.

Etoffes pour Robes

Etoffes pour robes, to et laine valant 15c. Spécial..... 5c
Henrietta, tout laine, 50c. Spécial..... 29c
Une grande ligne d'Étoffes à robes, à laisser écouter..... 25c

Fournitures

Très bonnes fournitures 15c, pour..... 9c
Très bonnes fournitures 18c, pour..... 12c
Double largeur, valant 10c, pour..... 4½c
Extra qualité, valant 18c, pour..... 9c

Soie et Satin

Dans ce rayon, nous défions tout autre magasin de pouvoir les vendre au prix de..... 19c

Marchandises de Maison

Flanellette, 27 pouces, 6c. Spécial..... 3½c
Flanellette, 32 pouces, 10c. Spécial..... 4½c
Tôle à rouleaux, Sc. Spécial..... 4½c
Toile extra 7c. Spécial..... 4½c
Mousseline Madras, 15c. Spécial..... 4½c
Shirting, 45 pouces, 20c. Spécial..... 7½c
Rideaux de 3½ verge, 60c. Spécial..... 30c

Corsets et Gants

Trois Grandes Chances

Corset D & A, très léger pour l'été, valant 75c, pour..... 39c
100 douzaines Gants Taffetas, toutes couleurs, 25c. Spécial..... 10c
100 douzaines Bas cachemire, grandeurs pour dames, valant 35c, pour..... 16c

Modistes

Nous sommes reconnus comme étant les plus grands "jobbers" et acheteurs dans ce genre.

Quelques Chances Rares

200 boîtes de fleurs françaises, rien de moins que 50c pour..... 5c
200 boîtes de roses riches et fleurs assorties, rien de moins que 75c, pour..... 15c
Aussi toutes les meilleures fleurs comprenant le lis, le lilas, le myrtis, toutes pour..... 25c
Chiffon tout soie, valant 40c, pour..... 10c
Un gros lot de dentelles. Spécial..... 5c

3 Grands Lots Rubans

1er lot valant 75c, pour..... 10c
2me lot valant 75c, pour..... 15c
3me lot valant 75c, pour..... 25c
Bonnets pour dames, valant \$1.25 pour..... 19c
Sailors en paille, valant 50c. Spécial..... 15c
Chapeaux noirs, valant \$1.75, pour..... 50c
Formes pour enfants, valant 35c, pour..... 17c

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

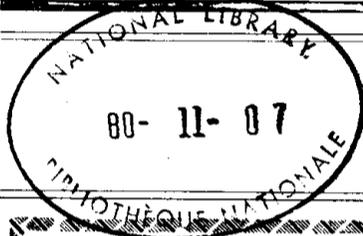
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



LA

SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q. \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q. \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec... 1500 00	Georges Lagacé 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport... 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal... 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil... 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil... 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vandreuil... 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal. Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Chapeaux pour Dames

Les prix de la vente de juillet, dans ce département, sont plus bas que jamais auparavant et les formes de chapeaux sont plus belles.

350 chapeaux de rue, noirs, bruns, bleu marin et blancs, pour dames. Valeur régulière, 25 cents. Vendredi, 15 cents.

500 chapeaux en leghorn, forme ombrelle, bords ridés, de belle qualité, pour dames, valant 20 cents, vendredi, 12 cents.

250 turbans en paille de fantaisie, rouges, bleu marin et noirs, formes à la mode et valant 50 cents. Vendredi, 25 cents.

Etoffes à Robes d'été

150 pièces de très élégants étoffes à robes d'été qui attireront à notre magasin, vendredi des milliers de personnes. Elles sont du dernier goût et d'une grande richesse d'apparence ; les nuances sont variées, grises, vertes, mauves, rouges, roses, etc. avec jolis effets d'ombre et de combinaisons les plus attrayantes.

Ces marchandises sont considérées de très belle valeur, au prix de 40 et 50c ; elles seront toutes vendues à 25c la vg.

25 pièces de satin soleil fleuri, patrons très riches et d'un fini des plus brillants, importé pour être vendu à 35c la verge, pour 23 cents.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Jupes de Robes pour Dames

Jupes de robes en cordé noir de Perse doublé partout, bordé de velours, traîne complète, pour dames. Prix régulier, \$1.65. Vendredi, 95 cents.

Jupes de robes en drill américain, pour dames, quatre nouvelles nuances, traîne complète ; prix régulier, \$1.55. Vendredi, 89 cents.

Jupes de robes en mobair broché noir traîne complète, doublée partout, brodée de velours ; prix régulier à \$1.80. Vendredi, \$1.07.

Bas d'été à Prix Réduits

Pendant cette vente deux excellentes lignes de bas d'été pour dames seront offertes, et des valeurs comme celles-ci sont rarement offertes deux fois dans la même saison.

300 douzaines de bas de coton noir et tan, bonnes grandeurs pour dames valeur régulière 10c, pour 5c la paire.

300 douzaines de bas de coton tan, véritable laine Moco, semelles doubles, finis de soie, valeur régulière 35c, pour 23 cents.

120 douzaines de bas tan non changeants, semelles doubles, finis de soie, valeur régulière 30c, pour 21c.

Cuvettes

Seulement 50 cuvettes de la meilleure qualité, bonne grandeur, valeur régulière \$1. Vendredi, 73 cents.

Verres à Bière

500 verres à bière, prix régulier, 5 cents. Vendredi, 3 cents.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame